

Anne-Marie Poulin – La génération d'après-guerre / The Postwar Generation

Le témoignage d'Anne-Marie Poulin a été mis à part des autres pour deux raisons. D'abord, il s'agit d'un document qui a été créé en tenant directement compte des objectifs du projet « Récits de vie et vision collective au Canada français ». En racontant le récit de son enfance et de sa jeunesse, Anne-Marie Poulin s'assurait donc de traiter en détail des thèmes de la transmission de la culture, de l'évolution de la situation linguistique dans son milieu et des relations interculturelles. En 1992, à l'époque où l'entrevue a été enregistrée par Jean-Pierre Pichette, Anne-Marie Poulin dirigeait une institution culturelle à Sudbury, le Centre franco-ontarien de folklore. Elle était donc habilitée à analyser la situation culturelle des Franco-Ontariens et à la mettre en rapport avec son expérience de vie personnelle.

Le témoignage se distingue aussi des autres parce que née en 1943, Anne-Marie Poulin a été élevée dans la période d'après-guerre. Son témoignage se situe pendant les années 1950 et au début des années 1960. Ses souvenirs évoquent donc les aspirations d'une génération qui refusait d'accepter les contraintes imposées sur les générations précédentes de Franco-Ontariens par la société dominante anglophone.

Le récit d'Anne-Marie Poulin commence bien avant sa naissance, avec les expériences vécues par ses grands-parents en Saskatchewan. Elle nous trace un portrait d'un pays où les catholiques de langue française rencontraient partout l'hostilité de ceux qui voulaient à tout prix les empêcher de se répandre à travers l'Ouest canadien. Viennent ensuite les expériences de ses parents qui, vivant dans un milieu ouvrier en Ontario, voyaient leurs ambitions bloquées par les puissants anglo-protestants qui contrôlaient les industries locales. Anne-Marie Poulin nous décrit

ensuite ses propres expériences à Windsor et termine en parlant de son déménagement à Montréal au début des années 1960, où en tant qu'Ontarienne, elle avait de la difficulté à être acceptée. Son témoignage en dit long sur la réalité des « francophones hors-Québec » qui, en tant que minoritaires dans leur milieu, ne se sentent pas toujours pleinement chez eux, mais qui ne s'identifient pas entièrement au Québec non plus.

Le texte qui suit nous transmet une vision très personnelle d'une réalité culturelle à travers un récit formé d'anecdotes et de souvenirs rassemblés dans un ensemble bien structuré. Le témoignage d'Anne-Marie Poulin forme un tout et nous le présentons donc intégralement. En tant que document, il s'agit d'une bonne illustration de l'efficacité du récit de vie en tant que véhicule pour transmettre soit un message ou une vision du passé.

The life story of Anne-Marie Poulin is presented separately from the others for two reasons. First, because it was recorded expressly in conformity to the objectives of the project entitled "*Récits de vie et vision collective au Canada français*." In recounting memories of her childhood and young adulthood, Anne-Marie Poulin made sure she addressed questions regarding language transmission and intercultural relations. In 1992, at the time when her life story was recorded by Jean-Pierre Pichette, she was director of the *Centre franco-ontarien de folklore* in Sudbury. As the head of a Francophone cultural institution, she was accustomed to reflecting on the situation of Franco-Ontarians, and could relate her own experiences to those of her people.

Anne-Marie Poulin's life story is also distinct from the others presented here because she was born in 1943, and thus was raised during the postwar period. Her experience is that of a generation who came of age during the 1950s and early 1960s. Her story thus reflects the aspirations of a generation who refused to accept the conditions imposed upon their predecessors by the dominant Anglophone society in Ontario.

The account that follows begins long before Anne-Marie Poulin's birth, with the experiences of her grandparents in Saskatchewan. She presents a landscape where the spread of French-language, Roman Catholic communities was met everywhere by hostility. She goes on to describe her parents' life in a working-class environment in Ontario, telling how their ambitions were constantly thwarted by the Anglo-Protestant establishment. She also describes in detail what it was like for her to grow up in a French Canadian enclave in Windsor, and her story ends with her move to Montreal in the early 1960s, where, as an Ontarian, she had difficulty being socially accepted.

Anne-Marie Poulin's life story tells us a great deal about the reality of Francophone communities outside Québec. It is a portrait of a people who, as a minority in English Canada, never feels quite at home in its surroundings, but who can't identify entirely with Québec either. The following account presents one woman's view of French Canadian cultural reality. Anne-Marie's life story, presented here in its entirety, is a well-structured narrative, in which memories and anecdotes are skilfully brought together. It is a good example of how a life story can transmit a particular message in a very powerful way.



Je vais commencer par le départ de Claude Poulin et de Jeanne Mercier dans l'ancien Perche, de Tourouvre en France. Ils sont venus vers 1635 la première fois, en famille, ils avaient cinq enfants avec eux, ce qui est très rare je crois. Ils se sont installés à Québec, le long de la côte de Beaupré comme la plupart de nos bons Canadiens français et puis ils ont dû quitter, je pense par la peine, parce que deux de leurs enfants ont été kidnappés et peut-être tués par les Iroquois à l'époque. Ils sont retournés en France pendant quelque temps et sont revenus pour s'établir pour de bon en 1639.

Là, je vais sauter douze, treize générations.

C'est bien écrit, c'est bien documenté. Généalogie vérifiée trois, quatre fois ; je me souviens de monsieur Louis-Philippe Poulin qui avait d'ailleurs écrit un livre assez intéressant sur la famille Poulin en 1939 lors du tricentenaire de l'arrivée de Claude Poulin et de Jeanne Mercier, tricente-

naire auquel mon grand-père Poulin, alors installé dans l'Ouest, est venu célébrer à Québec. Il a participé aux célébrations en 1939.

Comme toute grande famille le long de la côte, à un moment donné, ça déborde. Fallait quand même aller s'installer ailleurs ; je ne me souviens pas à quel moment la famille Poulin est allée s'installer dans la Beauce. Cependant, mon grand-père est né en 1865 à Saint-François-de-Beauce qui est maintenant absorbé par Beauceville-Est ; non loin du pont plus que centenaire de Notre-Dame-des-Pins.

Mon grand-père Poulin, à l'âge de vingt ans, a décidé de se rendre dans l'Ouest canadien avec ou sans bataillon, là je suis très mal placée pour le dire, je ne connais pas assez l'histoire, mais je sais qu'il est allé combattre avec Louis Riel contre les blancs surtout venant de l'Ontario.

Après cette bataille, cette frasque de jeunesse, il est revenu dans la Beauce. Là il a fondé le petit village de Saint-Benjamin. Il était très d'affaire malgré qu'il ne savait ni lire ni écrire mais il savait très bien compter. Alors il a fondé un moulin à bois à Saint-Benjamin et puis il a quitté ça parce que son copain a été happé par le moulin, il a été tué. Il s'est marié. Dans un premier mariage, il a eu trois enfants ; sa femme est décédée en couche au dernier bébé ; après ça, il a été quelques années sans se marier puis c'est là où il a rencontré ma grand-mère qui s'appelait Victoria et qui enseignait à Sainte-Claire-de-Dorchester. Ils se sont mariés à la chapelle de l'évêché de Québec. Ensuite ils se sont installés à Jackman, Maine, il est allé ouvrir un autre moulin à Jackman, Maine ; ma première tante et deux de mes oncles sont nés là ; ce sont des Américains.

Et puis sans doute l'appel de l'Ouest l'a attiré à nouveau et aussi faut penser à la conjoncture politique à l'époque : on ouvrait l'Ouest aux *homesteaders* qu'on appelait. Il s'est rendu là avec ma grand-mère Victoria et puis mon père à moi est né là en 1914. Ils se sont installés dans l'Ouest en 1905 disons et en 1914 mon père est né, c'est le septième ou le sixième enfant de huit.

Mon père a vécu vraiment les transformations, avec les premières radios à cristaux qu'on appelle et puis il a toujours été fasciné par les nouveautés, les avions, il a travaillé dans l'aviation. Il a été aussi agent d'Indiens à l'époque : il a eu quand même l'occasion d'avoir des échanges assez intéressants avec des communautés environnantes étant donné que mon grand-père avait le seul magasin général. C'était à Saint-Hippolyte dans le grand nord de la Saskatchewan ; il a vécu d'ailleurs à Vawn, à

Saint-Hippolyte et à Makwa ; mais la plus grande partie de sa vie, il l'a vécue à Saint-Hippolyte, surtout ses années scolaires.

Il a travaillé dans le magasin mais mon grand-père avait aussi une terre, une ferme qu'il travaillait avec ses fils. Mais la plupart des enfants ont quand même eu de très bonnes études ; ils allaient tous au Collège de Gravelbourg à l'époque. Mon père voulait continuer ses études mais étant donné qu'il était un des derniers, il a été obligé de rester un petit peu plus longtemps malgré qu'il semblait avoir beaucoup beaucoup d'affinités pour la technique et c'est la raison pour laquelle il s'est rendu à l'Institut de diésel ou l'Institut technique de Chicago ; il était un des deux premiers Canadiens, pas nécessairement français mais Canadiens, qui avaient obtenu un diplôme ou un certificat en diésel. C'était tout nouveau ça, c'était dans les années 1940.

Il s'est marié en 1942 avec bien sûr ma mère, Marie-Jeanne Lauzière, qu'il a rencontrée lorsqu'il faisait de l'installation dans le sud de la Saskatchewan, dans le coin de Régina et Willow Bunch qui était autrefois Saint-Ignace-des-Saules ; c'était un beau nom Saint-Ignace-des-Saules. Faudrait que je dise que mon père, lorsqu'il était agent d'Indiens, il avait d'excellents rapports avec les Amérindiens à l'époque ; aujourd'hui il aime moins en parler parce qu'il dit quand on pense que c'était vraiment des colonisateurs, on agissait en colonisateurs. Cependant il a toujours eu d'excellents rapports au point qu'il est devenu frère de sang des Cris du nord de la Saskatchewan. Ça, ça l'a aidé lorsqu'il est allé s'installer dans le nord du Québec, quarante, cinquante années plus tard parce que l'on se souvenait qu'il avait été juste envers les Amérindiens.

Son travail consistait à faire ouvrir des routes et puis faciliter un peu la vie amérindienne si vous voulez. C'était beaucoup la pratique diplomatique avec les Amérindiens pour leur faire comprendre qu'ils auraient accès à des services qu'ils n'avaient pas à ce moment-là, des services médicaux et le reste.

Ça, voyez-vous, il en parle très peu de ça ; pourtant, il semble avoir beaucoup aimé parce que c'était un travail de bois. Ce dont il parle beaucoup et ce qu'il faisait lorsqu'il a rencontré ma mère, d'ailleurs c'est ce qu'ils ont fait durant leur voyage de noces, ils allaient déblayer la forêt pour ouvrir des routes. C'est le macadam qui était nouveau à l'époque, le macadam de monsieur McAdam qui avait inventé ce système-là. Il travaillait beaucoup avec la machinerie lourde.

Il parlait plus des Amérindiens quand il est allé dans le nord du Québec à la fin de sa vie, lorsqu'il a fini son enseignement, en Abitibi ; même il est très facile, très accommodant, il les comprend, il ne les juge pas d'ailleurs ; leur vie c'est leur vie, puis leur façon de faire, il ne leur en voulait pas du tout puis s'il y a de quoi je pense, il n'est pas trop trop encouragé à rechanger de mode de vie, pas dans un esprit de colonisateur mais ils étaient bien.

La seule chose, je sais que, quand il travaillait dans le magasin général, il y avait des règlements assez sévères concernant la vente de boisson vis-à-vis les Amérindiens. Il n'avait pas le droit de vendre des essences telles la vanille parce qu'il y a de l'alcool là-dedans ; ou la cire à souliers puis des choses de même ; les Indiens, on leur interdisait ça.

Puis aussi je crois que le rapport qu'il avait avec eux était enrichi du fait qu'il pouvait parler le cri. Il parlait aussi le métis. Il faut dire que mes parents, les deux parlaient le métis, ma mère aussi. Dans le sud, ils habitaient dans un village où il y avait pas mal de métis.

Le métis et le cri, c'était deux langues différentes. Le cri pur et simple, papa le parle encore un peu, il le comprend ; il a une mémoire phénoménale. D'ailleurs il parlait l'allemand. Faut penser que l'Ouest canadien avait été envahi littéralement par les gens de l'Europe et puis de l'Est de l'Europe aussi, beaucoup de Slaves se sont installés dans l'Ouest canadien. Il avait une facilité pour les langues ; d'ailleurs au Collège de Gravelbourg, il apprenait le français, l'anglais, le latin évidemment, l'allemand ; puis les gars entre eux, ils savaient quand ils voulaient se débarrasser des amis qu'ils n'aimaient pas, ils parlaient le métis, parce qu'ils savaient que personne ne les comprendrait.

Papa a fait aussi un peu d'aviation. Il a vraiment vu les premiers avions décoller dans le sud de la Saskatchewan ; il avait une facilité pour les moteurs, la technique, mais il avait aussi une mémoire phénoménale pour les faits historiques ; ce qu'il nous a légué un peu je pense.

Il faut dire que le Ku Klux Klan avait deux châteaux forts je pense bien au Canada, à Montréal d'abord parce qu'ils ont quand même brûlé plusieurs institutions à Montréal, on le sait, vers la fin des années 1920, puis en Saskatchewan c'était un autre de leurs châteaux forts et je crois que c'est à cause de l'immigration massive des gens de l'Est, de l'Europe de l'Est. C'est malheureux à dire mais en fin de compte le Ku Klux Klan sont venus s'installer dans l'Ouest canadien pour combattre contre les catholiques. Normalement c'est les noirs, les juifs et les catholiques ; bien nous autres il y avait deux tares là-bas : il y avait les catholiques puis les Canadiens

français. Puis les Métis généralement ce sont des catholiques, tandis que les *homeborn* (*homebred*) ça c'était les Métis anglophones mais ils étaient trop protégés par les Écossais parce qu'ils étaient protestants. Alors le Ku Klux Klan visait le nord comme le sud de l'Ontario puis comme par hasard, c'est la faiblesse des Canadiens français à travers le pays je crois, c'est leur isolement. En Saskatchewan, on a des groupuscules qu'on pourrait dire de Canadiens français dans le nord, dans le centre aucun, puis dans le sud d'autres groupes. Alors il n'y a pas de force là-dedans.

De toute façon, le Ku Klux Klan, quand mon père allait à l'école, il se souvient très bien d'avoir été avisé gentiment par une croix qui brûlait au bout du village, que le Ku Klux Klan envahirait bientôt, il viendrait brûler... Lui-même il n'a jamais vu de maisons, d'écoles ou quoi que ce soit de brûlé, mais ils attaquaient l'église puis eux avaient une maison devant l'église. Alors son travail c'était de faire le guet assez souvent ; ou à l'école, les jeunes rendus à douze, treize ans, avaient le droit d'apporter leur carabine à l'école pour s'asseoir puis ils faisaient le guet à tour de rôle pour surveiller l'arrivée des Ku Klux Klan, puis lorsqu'ils approchaient ou on avait un indice, parce qu'il y avait déjà eu une croix pour avertir que d'ici vingt-quatre ou quarante-huit heures on viendrait vous attaquer, s'ils voyaient des chevaux arriver ou des tracteurs, parce que ce n'est pas nécessairement vrai qu'ils venaient en chevaux, ils étaient tellement effrontés qu'ils ne portaient pas leur costume, mais ils annonçaient bien qu'ils étaient K.K.K., Ku Klux Klan. Là, il y avait un coup de carabine qui se donnait puis tous les villageois venaient, ils partaient à cheval ou en voiture, comme ils voulaient.

Ça c'est au début des années 1930 durant le règne du premier ministre R. B. Bennett, Richard Bradford Bennett, qui était au pouvoir entre 1930 et 1935, et puis ça, R. B. Bennett c'était un bon Conservateur qui avait une haine épouvantable contre les Canadiens français et son acolyte Anderson était le premier ministre de la Saskatchewan ; c'était également un Conservateur. Alors mon père voue une haine, littéralement une haine, contre les Conservateurs depuis ce temps-là, jamais jamais il ne voterait pour eux.

Quand le Ku Klux Klan arrivait, les villageois se réunissaient ; ils les chassaient, ils les mettaient en déroute et puis ils réussissaient toujours mais on dirait que leur but c'était vraiment de terroriser, puis ils réussissaient assez bien, à tel point qu'il y avait même des bons Canadiens français qui étaient membres du Ku Klux Klan. Il y avait monsieur Pinsonneau qui était

un voisin de mon grand-père et puis qui avait adhéré à ce groupe-là. C'était la suprématie blanche mais on avait mis l'accent contre les catholiques puis les francophones, parce qu'il y avait des catholiques qui faisaient partie du Ku Klux Klan et puis ça ne les gênait pas du tout d'attaquer les autres catholiques ; mais quand c'était des francophones, ça c'est pas grave. C'était ça la distinction parce qu'il ne faut pas oublier la vision du Québec, il ne faut pas s'en cacher, il y a des prêtres qui disaient : « Nous allons étendre l'Église catholique jusqu'à... » Eh bien, ces gens-là semblaient très bien connaître l'histoire puis il n'était pas question que les Canadiens français aillent occuper tout ce territoire jusqu'au Pacifique. Alors fallait les arrêter.

Les mêmes attaques se faisaient dans le sud de la Saskatchewan, dans le coin de Radville, Laflèche. À Radville, les amies de ma mère ont été élevées là ; j'ai une tante aussi à Laflèche ; j'ai ma mère qui était à Willow Bunch ou Saint-Ignace-des-Saules et puis Willow Bunch est un très beau petit village qui loge dans un lit de mer qu'on pourrait dire ; le lit d'un lac autrefois ; et puis il y a quelques petites ressemblances à Rome parce qu'il y a sept collines autour de Willow Bunch et puis, sur une de ces collines, c'est là où le Ku Klux Klan brûlait une croix pour avertir les gens qu'il descendrait au village pour attaquer.

Cependant, il avait le don d'arrêter, je ne sais pas s'il voulait simplement provoquer une chicane ou bien se faire semoncer par le curé qui s'appelait, à ce moment-là, c'était le curé Kugener, c'était un bon Belge, lui il avait une voix tonitruante et puis il mesurait 6 pieds 7 pouces, puis ces hommes-là n'ont jamais réussi à faire quoi que ce soit à Willow Bunch, sauf passer à travers la ville et terroriser les gens aussi, mais ça s'est fait aussi durant les années 1930.

Ça a duré au moins durant tout le temps du règne des Conservateurs, entre 1930 et 1935, principalement. Il y a toujours eu des événements sporadiques par la suite. Ils attaquaient même les jeunes du Collège de Gravelbourg, aussi ils faisaient le guet ; c'était pas juste dans les petits villages isolés dans le nord, même dans le Collège de Gravelbourg.

Il y a eu quelques familles qui ont fui ; d'ailleurs la Saskatchewan, surtout les francophones, ça a été drainé une secousse je sais bien. Si je vois mes parents et leurs familles, chez mon père ils étaient huit, chez ma mère ils étaient huit aussi puis il en reste un petit peu plus du côté des Poulin dans l'Ouest ; ma mère non, aucun de ses frères et soeurs sont restés. À cause de phénomènes comme ça, entre autres, et puis quand même ils n'avaient rien à leur offrir ; à Willow Bunch, faut pas oublier que même si

dans le nord ça allait bien, les terres fournissaient, dans le sud elle a vécu très difficilement la sécheresse.

Puis si on remarque aussi la conjoncture économique, on dirait que le Ku Klux Klan arrive toujours à ce moment-là pour rendre la vie encore plus difficile, puis d'ailleurs, il faut se trouver un bouc émissaire. Alors si on n'a pas de Juifs, les Canadiens français ça peut faire. Pour eux autres, c'était du pareil au même.

Ça, ma mère a vécu ça. Mais ma mère a eu, je trouve, une jeunesse beaucoup plus intéressante, plus joyeuse peut-être que mon père, même s'ils étaient très pauvres et qu'ils mangeaient des repas où tout ce qu'ils avaient c'était de la soupe aux choux qui venaient de l'Est. Ils arrivaient en gros *boxcar*, arrivaient pourris des fois, mais il y avait des choux, il y avait des navets, en somme tous les légumes qu'on peut garder longtemps, du moins on pense ; et puis avoir une livre de beurre par mois pour une famille de dix par exemple ; et puis du gruau, des fois trois fois par jour, parce que le chou n'était pas arrivé puis le navet n'était pas arrivé de l'Est ; et puis aussi de ramasser de la poussière dans les maisons lorsqu'ils se réveillaient le matin pour déjeuner, au gruau évidemment.

C'était des tempêtes de sable. La première couche du sol avait été usée, alors il n'y avait plus rien qui poussait ; les vaches tombaient, leur panse était pleine de sable, mais ma mère n'a pas été élevée sur une terre, elle était à la ville, au village de Willow Bunch. Mon grand-père avait un moulin à farine là, un gros moulin à farine où les gens venaient peser leurs affaires puis ils envoyaient ça par le train.

Puis ils chantaient. C'était une famille de chanteurs. Mon grand-père recevait beaucoup, il recevait surtout des notables : le curé, le docteur. D'abord Gravelbourg a été nommé d'après le docteur Gravel du Québec. Tous ces gens-là se réunissaient chez mes grands-parents Lauzière pour chanter presque à tous les soirs. Ma mère a chanté à la radio, alors c'est pour ça qu'on peut dire aujourd'hui qu'elle a un répertoire assez élargi et puis français, anglais, tout ; elle chantait à la radio puis sa voix portait jusque dépassé les lignes américaines au Montana qui est contigu à la Saskatchewan. Elle a été demandée aussi pour aller à New York, même si le monsieur aurait voulu l'accompagner, avec sa femme. Mes parents connaissaient tout le répertoire de « La bonne chanson » évidemment, mais des chansons traditionnelles ? Oui, parce qu'il y avait des rencontres avec les Métis. Absolument ; des chansons à répondre. Et puis ma mère jouait du piano, ma grand-mère jouait du piano, ça chantait à quatre voix. Ils étaient huit puis

tout le monde chantait, tout le monde jouait aussi. Ils avaient leur propre chorale pour aller à l'église.

Les Métis aimaient beaucoup entendre chanter. De là à dire qu'ils chantaient autant ? Il y avait beaucoup de compositeurs, de poètes parmi les Métis. Ils chantaient à tue-tête surtout. Ils n'avaient pas autant le sens du rythme, de la musique. Ils accompagnaient, ils étaient toujours de bonne humeur ; c'était jamais des gens malheureux puis c'était surtout des gens honnêtes, parce que ma mère travaillait dans le petit magasin général et puis elle disait : « Ah, tu avais affaire à des Métis, tu savais que tu ne te ferais pas jouer. » Ils n'essayaient pas de te jouer comme d'autres, des fois, qui venaient. Alors ma mère aussi parlait métis couramment, je crois même qu'elle avait plus de facilité que mon père.

Je sais bien qu'il y avait une anecdote où il y avait un Métis, bien il faut dire qu'il buvait pas mal mais... C'était pas le lot de tous, non. Disons que la boisson les affectait plus vite que d'autres. Ensuite, ils avaient accès, parce que ce n'était pas des Amérindiens, ils pouvaient avoir accès à la boisson plus facilement que des Amérindiens. Ils aimaient surtout ça aller à la messe ; le beau chant, le faste ; tout ce qu'il y avait de fastueux, ils aimaient les couleurs vives.

Je me souviens de l'anecdote du Métis qui est allé à la confesse. Il est allé au confessionnal puis Monseigneur Kugener qui, comme je vous l'avais décrit était ce grand bonhomme-là de 6 pieds 7 pouces, qui après avoir fait deux ou trois heures de confesse. Il avait son voyage, la veille de Pâques, puis le Métis lui, écoute, savait très bien qu'il pourrait virer en loup-garou si jamais il n'allait pas à la confesse. Ils étaient assez superstitieux, c'est vrai, faut le dire aussi, très colorés dans leur habillement mais fidèles, c'étaient des amis fidèles, surtout des amis fidèles. Alors Monseigneur Kugener a dit : « Écoute, tu sens encore la boisson, sors du confessionnal, je ne veux pas te voir. » Alors, il ne sortait pas. Monseigneur Kugener est allé le chercher puis lui a donné un coup de pied dans le derrière pour qu'il sorte du confessionnal, puis il dit : « Je ne veux plus te voir, va faire une cure de jeûne, tu viendras à la confesse après, je te pardonnerai après. » Il dit : « Sais-tu, tu n'es pas le représentant du bon Dieu, parce que le bon Dieu ne m'aurait jamais donné un coup de pied dans le derrière. » Il dit : « Je ne reviendrai plus à la confesse. » Il a rappelé au curé son vrai rôle, ce qu'il aurait dû faire, alors le curé a dit : « Oui, tu avais raison, reviens. » Il l'a confessé et lui a donné l'absolution. Il dit : « Je le sais ce que je dis, tu sais. »

Dans l'Ouest canadien, comme je vous disais, après que mon père ait eu son diplôme en diésel, dans les années 1940, évidemment son talent de

diésel avait été appliqué aux avions. Durant la guerre, il aurait voulu s'enrôler ; il n'a pas pu parce qu'il avait eu un accident en jouant au gouret — voyez-vous, nous autres, on a un vocabulaire assez riche : quand même on a été élevés en Ontario, on ne disait pas un hockey, au gouret oui — puis, il s'est crevé un oeil. Alors il était aveugle d'un seul oeil ; alors l'armée évidemment ne l'a pas accepté mais, compte tenu qu'il avait ces connaissances en diésel, que c'était nouveau, puis que les sous-marins allemands marchaient au diésel et toute la machinerie lourde de même, ils l'ont quand même pris pour l'effort de guerre mais ils l'ont muté ou ils l'ont invité ni plus ni moins à aller à Windsor en Ontario qui était probablement le dernier port à partir de Québec, Montréal, Windsor où on réparait les sous-marins, les bateaux de guerre et le reste, et c'est ce qu'il a fait jusqu'aux années 1945.

Mes parents se sont mariés dans le sud de la Saskatchewan en 1942 au mois de juin, et au mois de novembre ils ont décidé de se rendre à Windsor justement pour être au service du fédéral, pour réparer les navires de guerre et le reste. Plus précisément à Riverside qui est maintenant Windsor-Est.

Moi je suis née pas longtemps après en 1943 et j'avoue, jusqu'à l'âge de cinq ans, je n'avais pas dit un traître mot d'anglais. Alors j'ai été élevée vraiment dans une coquille, j'étais l'aînée de la famille Lauzière, le côté de ma mère. Après que ma mère a déménagé à Windsor, sa famille l'a suivie, frères et soeurs, parents aussi. J'étais l'aînée, évidemment, alors j'ai été choyée avec une famille. J'ai été vraiment protégée, comme je vous dis, je n'ai pas dit un mot d'anglais avant d'avoir l'âge de cinq, six ans, avant de me rendre à la première année.

C'est là où j'ai appris la réalité ; il aurait fallu que j'apprenne l'anglais. Mais pour protéger les innocents comme on était, il y avait quand même quelque chose de charmant à l'école Saint-Edouard, qui est vraiment Saint Edwards Catholic Bilingual School, une école séparée catholique bilingue de Windsor. Bien, à ce moment-là, il y avait les grands garçons de septième et huitième années qui avaient comme mandat d'aller chercher des enfants de première et deuxième années en bicyclette pour nous protéger des anglophones parce qu'on était d'abord petits et moi j'avais un mille et quart à peu près à marcher, alors c'était loin pour quelqu'un...

Les enfants étaient protégés par les plus vieux contre l'élément anglophone qui avait le don, semble-t-il, d'attaquer les petits, les jeunes francophones. Faut croire qu'il y avait quelque chose d'instinctif chez eux, ils étaient capables de nous détecter sur la rue ; je ne sais pas, pourtant on

s'habillait de la même façon. Non, ce n'est pas vrai, les francophones avaient l'air plus propres ; on avait des petites boucles dans nos cheveux puis les garçons avaient des petits pantalons gris bien pressés, peut-être que c'est ça qui nous distinguait en somme des anglophones qui ont toujours eu une allure un petit peu plus *sloppy*.

Alors, ce qui arrivait, c'est que les jeunes de première, deuxième année étaient conduits par les plus vieux de septième, huitième année. Ils étaient escortés. Moi mon escorte, qui était aussi mon premier amour évidemment, il s'appelait Marcel Dagenais ; c'était un grand bonhomme, il devait mesurer six pieds lui aussi, il venait me chercher. Je ne sais pas si c'est l'école qui organisait ça ou si c'est mes parents, je n'ai jamais pensé de le demander, mais ça avait l'air d'être systématique. Ça veut dire que les autres petits Canadiens français du voisinage ou d'ailleurs, c'était la même chose ; dans mon coin du moins, peut-être parce que j'étais plus loin, puis j'ai remarqué que c'était surtout les petites filles qu'on ramassait, malgré que j'ai vu des petits garçons aussi ; écoutez, quand même à cinq, six ans, j'ai commencé l'école à cinq ans, on n'avait pas d'autobus jaune, nous, parce qu'on n'avait pas les moyens.

Il y avait des autobus. La petite voisine à côté de chez moi était anglo-catholique puis elle avait un autobus, elle n'allait pas à mon école, puis les anglo-protestants avaient un système d'autobus de transport scolaire mais nous, non. J'ai même des amis qui vivaient encore plus loin que moi, un mille et demi, près de deux milles de l'école et c'était à pied. Pour ces gens-là justement, éloignés de l'école, l'établissement scolaire, on avait des escortes.

En troisième année pourtant j'avais pas grandi beaucoup mais n'empêche, troisième année c'était fini l'escorte. Alors je devais quand même marcher à l'école. Des fois quand mon père pouvait le faire, il venait nous reconduire ; cependant, pour le retour à quatre heures, évidemment, un homme ne revenait pas de travailler, un père de famille, alors on revenait à pied mais on revenait en courant. Et puis c'était souvent les pierres, c'était des morceaux de branches, c'était tout ce qu'on pouvait trouver le long de la route : ils avaient le don de lancer tout ce qu'ils pouvaient trouver aux francophones.

Et puis ça cesse, disons lorsqu'on est rendu en septième, huitième année, mais on est suffisamment marqué à partir de la troisième, quatrième, cinquième et sixième qu'on a toujours une espèce de crainte de rencontrer ces gens-là ; on devient amis avec d'autres qui sont quand même sympathiques, parce que c'est pas tous des airs bêtes, et puis même ces gens-là

vont venir des fois à bout de nous protéger, surtout les jeunes filles qui étaient petites et qui ne pouvaient pas se défendre, ou des garçons, on est pas tous batailleurs, on est pas nés batailleurs.

Ça j'ai connu ça, mon frère a connu ça, ma soeur. Je trouve qu'en vieillissant, il me semble qu'à mesure que les années 1950 avançaient, vers le milieu des années 1950 c'était moins pire. Je l'ai pas vécu autant mais j'avais mes plus jeunes frères. À Windsor, c'était systématique, je me souviens, rendue en septième, huitième année, là je le subissais moins. On nous fichait la paix puis je suppose bien que ça arrive à l'âge de la puberté puis les intérêts, les barrières tombent ; français ou anglais, un est attiré vers l'autre, alors c'est un petit peu moins pire. C'était les éléments plus radicaux qui continuaient cette bataille-là.

Ceux qui tiraient des pierres, c'était les septième, huitième, ou des jeunes qui débarquaient de l'autobus du secondaire. Ça c'était affreux quand c'était le secondaire, quand ils se mettaient de la partie fallait que l'on se cache, soit chez des voisins. Soudainement on faisait des amis avec des voisins qu'on ne connaissait pas puis c'était souvent des anglophones qui nous cachaient ; mais c'était pas surtout des anglophones, il y avait beaucoup d'Allemands, de Slaves. Je pense qu'ils étaient victimes aussi de fenêtres brisées, de voitures...

Chez les adultes c'était plus subtil. Les jeunes avaient certainement été alimentés à quelque part pour avoir cette haine-là ; les enfants ne naissent pas avec ça, il faut que ce soit alimenté, ça fait partie de leur éducation. Je sais bien que moi dans mon école on était cinq cents enfants et puis on devait peut-être être une centaine de francophones alors vous savez quand on a un mille et demi à marcher, il y en a quatre cents.

Les chicanes, c'était surtout parmi les garçons, dans la cour ; les garçons, là c'était la guerre. Ça aussi en vieillissant ça devenait moins pire parce que faut dire que les francophones, on avait pas toujours la récréation en même temps. La récréation souvent était divisée probablement pour éviter ces problèmes-là, mais les francophones n'avaient pas tellement de jeux à jouer ; il y avait peut-être un ballon pour une centaine de jeunes, peut-être cinquante garçons ; les filles apportaient leur corde à danser et leurs autres affaires, mais l'école ne fournissait pas ça tandis que pour les anglophones, il y avait plus d'équipement. C'était le même école mais ils étaient plus chanceux s'ils étaient anglophones.

Pour les filles par exemple, vous savez les meneuses de claques, ça dans un monde anglophone c'est très important, il faut qu'une jeune fille devienne

meneuse de claques parce qu'elle est très populaire à ce moment-là. Les francophones, t'es jamais invitée à l'être ; puis il y a une fois en septième année, j'étais présidente de la classe, alors je suis allée demander pourquoi est-ce qu'on ne venait jamais choisir des meneuses de claques dans notre classe. On a tergiversé ; on a donné toutes sortes d'excuses idiotes, alors j'ai dit : « C'est pas correct, il pourrait y en avoir au moins une sur huit qui serait choisie chez nous ». Disons qu'aujourd'hui je ne me battrais pas pour une niaiserie semblable, mais à l'époque, c'était quand même une question de principe beaucoup plus que d'autre chose, une question de principe, d'équité, de justice.

Ça a pris un an avant d'avoir les résultats. En huitième année ils nous ont offert d'avoir une ou deux personnes qui pourraient être meneuses de claques. Moi j'ai essayé ça deux semaines et j'ai dit : « C'est pas pour moi. » J'ai dit : « C'est pas un élément de ma culture » ; mais rendue à cet âge-là on sentait déjà ; moi j'avais un urgent besoin de changer de milieu, même à douze ans. J'aurais voulu déménager à tout prix parce que je ne me sentais pas chez nous.

Moi j'avais toujours ce besoin de retourner à mes sources puis mes sources pour moi n'étaient pas la Saskatchewan, c'était dans un milieu francophone. Ça, mes parents ont été un peu étonnés de mon discours à douze ans : « Je veux déménager, pourquoi est-ce qu'on ne retourne pas d'où on vient ; on vient du Québec, pourquoi ne pas retourner là, il n'y a rien à foutre ici. » Pour moi, je ne voyais aucun avenir, pas au niveau scolaire, parce que je pouvais avoir une très bonne instruction à l'Université de Toronto, ailleurs. À douze ans par exemple, l'Université de Windsor, on y pensait seulement, c'était pas encore créé. Mais c'était pas contre le système scolaire, c'était contre le fait de vivre en anglais ; parce qu'il y avait des règlements sévères chez nous, on n'avait pas le droit de dire un mot en anglais dans la maison, parce qu'on était dans un milieu assimilateur. Il faut dire qu'on a deux frontières, la frontière américaine — d'ailleurs je ne connaissais même pas les programmes canadiens — et puis on avait l'autre frontière qui était anglophone de l'Ontario. Les occasions pour parler français, il n'y en avait pas sauf dans notre milieu familial, à la maison ou dans les paroisses ; puis encore à l'école, *we had to speak white*.

Alors ça c'est une autre affaire qu'on nous disait quand on nous chassait à coups de roches, pierres et tout : *speak white*. C'était évident que c'était les *frogs* qu'on attaquait. *Frog, pea souper, Pepsi. Pepsi* parce que ça a l'air que les Canadiens français, surtout les Québécois, boivent ou buvaient davantage de *Pepsi* que de *Coke*. Ça, ça remonte à loin, des *Pepsi*. Mais

Pepsi aussi, je pense, c'était appliqué aux Italiens, parce qu'on avait beaucoup d'Italiens et de Polonais chez nous, mais les Polonais c'était des *Polocks* et les Italiens c'était des *Wops* ; puis l'ensemble des immigrés c'était des *D.P.* Des *D.P.* ça veut dire des déportés, *displaced person* ; alors vous voyez le lien.

Des fois les anglophones se liaient surtout avec les Polonais contre nous autres. Les Italiens non. Je ne sais pas si c'est parce qu'ils étaient latins comme on pouvait être, moi je ne me souviens pas d'avoir eu des problèmes avec les Italiens, au contraire.

Il y avait aussi des petites communautés de noirs à Windsor, mais les noirs qu'il y avait à Windsor, puis si je dis ça c'est tout à fait sans préjugé, c'était surtout des noirs instruits. Il y avait beaucoup de noirs installés à Windsor qui parlaient le français et dont les enfants parlaient le français. J'essaie de me souvenir à quelle école ils allaient, je ne sais vraiment pas, parce que je n'en ai jamais vu dans mon école ; puis comment ils ont entrevenu leur français, je ne sais vraiment pas. Il devait y avoir une communauté cachée à quelque part mais, mon Dieu, c'était des gens dignes, des gens très instruits.

C'était des grands, des très grands noirs. Il y avait quand même quelques noirs du sud des États-Unis mais la plupart s'arrêtaient à Détroit ; c'est là où il y a eu des problèmes raciaux. Mais à Windsor j'ai rarement vu des noirs pauvres ; les quelques noirs que nous avons c'était des noirs qui étaient bien nantis, qui étaient bien instruits puis qui semblaient avoir des positions mais qui vivaient vraiment à l'écart. J'essaie de me souvenir où ils habitaient, peut-être autour de l'Université ou les écoles. À l'église, je n'en ai jamais vu.

Même si le règlement dix-sept avait été abrogé ou rejeté dans les années 1929-30, il n'empêche que le tort avait été fait pendant x nombre d'années et puis il devait certainement y avoir des restrictions au niveau du français, c'était pas le cours de français, c'était *French*. Mon diplôme de secondaire, j'ai du *Special French*. *Special French* voulait dire que c'était ma langue maternelle. La plupart de mes cours étaient en anglais. Mais on disait toujours que c'était bilingue parce qu'on avait une heure de français à peu près par jour. Les religieuses, surtout à l'élémentaire, compensaient par des cours de religion qu'on donnait en français, et beaucoup, beaucoup de chansons, de scènettes qui introduisaient du vocabulaire qui nous permettait de s'exprimer un peu en français, parce que je pense que c'est ça qui est le plus gros tort, ou le plus gros malheur parmi les Franco-Ontariens, c'est la

peur de s'exprimer ; ce sont des francophones gênés qui ont peur de s'exprimer publiquement.

Les religieuses venaient de Sillery. Moi, c'était les soeurs du Saint-Nom-de-Jésus-et-de-Marie de Sillery, de la première à la douzième année. Il y avait aussi les Ursulines qui nous enseignaient la musique. J'ai fait jusqu'à la douzième à Windsor puis là aussi on a eu des petits problèmes et là maintenant, avec le recul, je m'aperçois que les religieuses étaient également soumises à l'Archevêché qui était à London, et puis était toujours géré par un bon Irlandais, un bon descendant de Monseigneur Fallon qui nous a présenté le règlement dix-sept. Peut-être ça ne pourrait pas toujours se répéter en entrevue, disons que quand il y a un Irlandais qui mourait, on fêtait ; surtout si c'était un évêque, c'est une fête qui durait une semaine. Surtout les évêques qui ont fait beaucoup, beaucoup de tort aux francophones.

Je devrais peut-être me ramener à l'âge de quatorze ans. Lorsque mon père a eu l'idée, bien pas juste lui, ils étaient sept messieurs qui ont décidé de fonder une paroisse francophone à Windsor, la paroisse Saint-Jérôme. Ils ont quand même emprunté le savoir-faire des anglophones pour les affaires ; ils ont construit un centre culturel canadien-français avant, qui nous permettrait justement de louer des salles et faire des sous, de faire le bingo, puis aussi avoir un bon bar ; ça, ça rapportait, ça nous a aidé à payer l'église. Parce qu'il faut dire, lorsqu'ils ont fait une demande pour construire une paroisse canadienne-française à l'évêque de London qui était à l'époque Bishop Cody. D'ailleurs on n'a pas demandé de construire une paroisse, au départ ; on a demandé d'avoir une des deux ou trois églises de Windsor qui étaient en train de faire faillite. Malgré le fait qu'il y a entre vingt et vingt-sept églises à Windsor qui comme par hasard ont leur chemin de croix tout écrit en français, encore aujourd'hui, on ne voulait pas nous donner une église. C'était autrefois presque toujours des églises françaises, parce que la population était assez forte à un moment donné ; au moins jusqu'à la Deuxième Guerre. Moi je pense que ça montait facilement à 40 % qui pratiquaient le français.

De toute façon, au niveau de la démographie de noms français, il y avait certainement près de 35 %, 40 % de francophones à l'époque. Il faut dire que, quand j'allais à l'école, il y avait beaucoup de francophones ; après la guerre tout a changé, tout a culbuté. Il y a des Marenttete qui ont fait changer leur nom en *Marentate*. Il y a des Fortier qui ont fait changer leur nom en *Forder*. Il y a des Gervais qui ont changé leur nom en *Jarvis*. Et puis ça, légalement ; les parents allaient à la cour puis payaient tant par

enfant pour faire changer les noms, les baptistaires, tout, tout, tout. Je me souviens, j'étais en neuvième, dixième année, à chaque fois qu'il y en avait un, moi le coeur me laissait, c'était pas possible.

Ces gens-là changeaient leur nom pour garder leur travail, parce que je sais que, mon père, on lui avait déjà demandé : « Pourquoi vous ne changez pas votre nom à Poulini, Poulinovitch ou Poulinski ? », pour avoir moins de problèmes. Et puis il serait capable de se placer dans les usines de Ford ou ailleurs, il aurait peut-être un meilleur travail, il serait mieux payé, il ne se ferait pas niaiser, ses enfants n'auraient pas cette gêne-là de se promener avec l'épithète canadien-français. C'est des suggestions qui étaient assez fortes parce qu'il y avait même son courrier qui arrivait en disant Poulini, Poulinovitch, Poulinski ; on a encore des enveloppes qui viennent de son bureau où il travaillait, c'est-à-dire au Canadien Pacifique.

Peut-être qu'ils nous mettaient dans le même bateau (que les immigrants). Ça on n'a jamais creusé, c'est qu'on trouvait ça drôle au début mais quand ça fait quatre, cinq ans, on le trouve moins drôle ; surtout que c'est le même numéro d'employé, c'est pourtant la même personne.

Je crois que l'une des pires places au monde pour vivre pour un immigré, c'est bien Windsor parce que les préjugés sont rampants pour toutes les races ; peut-être moins maintenant parce que ça s'est nivelé, le nombre est devenu assez fort parce que les Polonais, les Italiens ont très vite dépassé les Canadiens français, faut le dire aussi, et puis au niveau du commerce, dans les usines, partout, partout, partout.

Les Canadiens français, comme je vous l'ai dit, quand ils ont décidé de fonder une paroisse canadienne-française, ils ont demandé à l'évêque s'ils ne pouvaient pas avoir une des deux églises qui étaient en faillite. Vous savez c'est comme toutes les églises, parfois celles en ville sont vidées ; nous autres on voulait simplement reprendre une des églises puis l'appeler l'église Saint-Jérôme par exemple, ce serait notre église ; ils n'ont jamais voulu. Alors, les sept messieurs qui ont fondé la paroisse, c'est trois collets blancs et quatre collets bleus : deux médecins — un dentiste, un généraliste — puis un avocat. L'avocat c'est le juge Legris, le docteur Sylvestre, le généraliste, et puis le dentiste, le docteur Lacasse. La famille Lacasse est très bien connue dans le sud de l'Ontario parce que c'était les fils du sénateur Lacasse. Je pense que c'est Gustave, le Lion de la Péninsule. Cette famille-là, je les ai bien connus. Ils étaient très actifs évidemment. Et puis ces quatre collets bleus, parmi les hommes il y avait mon père, Aimé Poulin ; il y avait, croyez-le ou non, un bon Gerry McGraw qui est un

Acadien qui avait de la difficulté à dire deux mots en anglais ; il y avait un monsieur Monast et Maurice Lacasse, l'autre frère Lacasse qui était aussi directeur de la chorale à Saint-Jérôme à l'époque. Ces gens-là avaient été instruits au Québec, ils avaient un français impeccable, ils étaient bien connus puis c'est des piliers de la société française à Windsor, à l'époque.

Quand ils n'ont pas pu avoir les églises, ils ont décidé : « Bon bien on va construire. » Alors l'évêque il dit : « Oui, mais vous allez me démontrer que vous êtes capables de vous ramasser de l'argent avant » ; puis l'église devait être construite, il ne fallait pas qu'elle coûte moins de 100 000 \$ à l'époque et puis être payée en trois ans ; alors qu'on n'avait jamais mis ce genre de critères-là à d'autres paroisses ou d'autres gens.

Pour aller à la messe, les francophones, la seule ethnie qui nous a reçus dans leur église, c'était les orthodoxes ; on allait à la messe le dimanche chez les orthodoxes. Ils nous passaient leur église. Ça a duré au moins deux ans parce que, après avoir construit le Centre canadien-français, pour certaines occasions on utilisait le sous-sol du Centre canadien-français.

Puis un des plus beaux souvenirs, c'est peut-être de la nostalgie, un des plus beaux souvenirs et aussi un des plus marquants et qui m'a convaincue du besoin de déménager puis de « sacrer » mon camp, c'était lors de la messe de minuit.

La première année que le centre était disponible pour nous, on avait évidemment accaparé le centre en entier, les deux étages. À l'étage, il y avait la messe de minuit ; et au sous-sol après, on avait invité les gens. Le message s'était passé à travers le réseau de même, on n'a pas publicisé ça, mais évidemment il y avait la chorale qui chantait en français, qui donnait un concert de onze heures à minuit, il y avait la messe de minuit, puis, après la messe de minuit, on offrait aux gens qui venaient le réveillon. Alors vous voyez tout le concept de la fête traditionnelle de Noël qui reprenait vie dans un milieu paroissial. Ça, c'est à Sandwich East, dans l'est de Windsor, là où il y avait quand même un noyau assez fort de francophones, puis mes parents étaient tellement convaincus qu'ils sont déménagés de Sandwich-Ouest à Sandwich-Est pour être plus proches de la paroisse qui pouvait être construite. Enfin, cette belle fête de Noël, je m'en souviens encore, il y avait du monde, c'était effrayant, qui étaient en dehors du centre culturel, ils ne pouvaient même pas rentrer ; on a eu de la difficulté à nourrir tout ce beau monde-là, puis on a remarqué qu'un bon nombre parmi eux étaient des Franco-Américains. Alors vous voyez le message : ils avaient traversé de Détroit, Hamtramck, tous ces endroits-là du Michigan, c'était des vieux Canadiens français qui étaient là depuis onze heures du soir pour

écouter le concert. Ils savaient qu'on était pour donner un concert puis qu'il y aurait la messe, il y aurait le réveillon, ils sont restés jusqu'à quatre heures, cinq heures du matin. Je me souviens parce que je servais les repas ; mais on a fait des sous aussi avec ça parce que sans en quêter, ils nous en ont donné de l'argent pour tout ce qu'on avait fait ; puis une chance qu'on en avait fait assez d'avance pour nourrir tout ce beau monde-là, puis ça ne partait pas, parce que la chorale, on leur demandait de continuer à chanter des chansons à répétition. C'était la fête, c'était la foire, c'était vraiment la rencontre de soi, de son groupe d'appartenance.

Ce qui est surtout touchant c'était de voir tous ces vieux, ces vieux Franco-Américains-là qui pleuraient à chaudes larmes. Mais ils n'étaient pas capables de parler français beaucoup par exemple. Alors j'ai dit : « Ça y est, c'est fini. Moi je suis décidée, je m'en vais. » Alors je recommence à parler de déménager mais mon père qui était un idéaliste commençait à avoir des problèmes, par exemple, au bureau parce qu'il ne voulait pas devenir membre de la franc-maçonnerie ; c'est assez embêtant devenir membre de la franc-maçonnerie quand tu es actif dans la Patente. Surtout quand ils ont voulu fonder la paroisse canadienne-française là, évidemment, des gars comme le docteur Sylvestre et le restant, ça c'est des messieurs, des professionnels qui étaient évidemment dans la Patente.

La Patente, c'était l'Ordre de Jacques-Cartier qui était une société secrète vouée à la défense des Canadiens français ; pas juste des Canadiens français, mais des institutions canadiennes-françaises et puis à la diffusion aussi de la culture, mais pas publiquement. Ils défendaient et puis ils essayaient aussi autant que possible d'avoir des gens bien placés pour pouvoir aider leur monde, tout comme les franc-maçons en somme. Je crois qu'ils étaient recrutés sur mérite. Mon père a dit : « Je ne suis pas sans savoir que j'étais un de leurs soldats, mais il a dit, on suivait les ordres. » Je me souviens très bien de voir mon père partir, toujours avec les mêmes quatre hommes pour aller aux réunions le soir. Puis je me souviens à un moment donné, quand j'avais quinze, seize ans, j'étais à l'école secondaire et puis on me questionnait des fois avant d'aller à la réunion pour savoir comment ça allait à l'école. Moi bien, j'étais toujours assez active dans les milieux, j'ai dit : « Merde, on n'est pas capable d'avoir un cours en français de telle et telle chose ; ou bien telle soeur nous rend la vie difficile parce qu'elle ne veut pas qu'on dise un mot en français alors qu'on devrait » ; et puis on avait l'impression parfois que certaines soeurs c'était des vendues, je le disais. Je

disais lesquelles et je leur disais pourquoi. J'ai eu l'impression, mais après coup, d'avoir été un peu leur informatrice.

Je n'ai pas vu qu'il y ait eu de l'amélioration, pas chez la soeur parce que moi je devais aller en treizième année et puis c'était agréable de pouvoir le faire dans une école comme Saint Mary's Academy parce qu'il y avait un programme qui est quand même assez fort et qui me permettrait après cela d'aller à la deuxième année du bac tout de suite. Alors en treizième année c'était certain que je gagnais la bourse parce que j'avais les notes les plus élevées et à la dernière minute on a trouvé une petite erreur et puis il me manquait .05 de point pour obtenir la bourse. Mais il faut dire que mon père était actif (dans la Patente).

Puis le père de la jeune fille, qui était un bonhomme assez mou, assez flasque, malgré qu'il s'appelait Gosselin, je m'en souviendrai toujours, sa fille a eu la bourse que je devais avoir ; alors il y a toujours moyen de se venger quand on veut. J'ai affronté les soeurs, j'ai dit : « Écoutez, ça ne se peut pas que j'aie perdu un demi-point, mes notes étaient correctes la semaine dernière et puis cette semaine, la veille de la collation des grades, je perds un demi-point, où ? » Alors c'était un petit peu leur caractère. « On trouve que vous vous êtes occupée de beaucoup de choses, vous êtes trop active », ont dit les soeurs. On m'a même enlevé l'allocution, c'est moi qui devais faire l'allocution et je ne l'ai pas faite. Je m'étais pratiquée pendant un mois et puis... Je ne suis pas allée en treizième année, je suis allée à l'école normale, un peu contre mon gré, à l'Université d'Ottawa ; c'est-à-dire l'école normale qui était greffée à l'Université d'Ottawa en 1960-1961.

Après ça j'ai subi encore la foudre, si vous voulez, des Irlandais, c'était très clair, j'avais pourtant signé mon contrat pour enseigner à Windsor, à la maternelle. Écoutez, quand on arrive, on a dix-neuf ans, on enseigne là où on peut, et puis j'ai dit, écoute donc, je vais commencer à préparer mes cours durant l'été. Je les ai préparés pour apprendre le 31 août que j'enseignais à la quatrième, cinquième, sixième et septième années, je n'étais pas avertie ; on me disait que mon contrat était nul bien que j'avais la copie de mon contrat.

Je l'avais signé en avril précédent lorsque je suis venue faire mon stage d'enseignement à Windsor et puis tout était bien réglé : j'avais un gros 3 000 \$ pour la première année d'enseignement ; pour moi je trouvais ça très correct. Ce que j'ai trouvé moins comique c'est d'être obligée de reprendre tous les livres de quatrième, cinquième, sixième, septième années et construire mes cours, alors que je me suis préparée pour la maternelle. Ça, ça été affreux. Une année affreuse, pas au niveau des relations humaines

avec mes élèves ; au contraire, une chance que j'avais ça pour m'aider, ils ont été charmants. Cependant, il y avait deux causes, il faut se replacer dans le contexte historique.

Dans les années 1960, le frère Untel a sorti sa bombe. Il était venu à Windsor faire une conférence. À ce moment-là, évidemment les parents francophones ont exigé que dans les commissions scolaires catholiques et bilingues qu'on augmente les heures d'enseignement en français. Cependant, on n'avait pas les livres, les textes pour le faire, nous ; alors j'ai passé mon année à traduire, à reconstruire mes cours, prendre de l'anglais, aller au français puis tout faire mes examens et tout et tout. Ça m'a crevé, aujourd'hui on appellerait ça un *burn out*, mais dans ce temps-là on ne savait pas, on pensait que j'étais après mourir. Et puis, on veut évidemment tellement bien faire la première année, on a le souci du devoir bien fait ; ce qui est arrivé est arrivé, j'ai perdu la voix pendant trois ans ; aphone, c'est un calvaire pour une femme, surtout à dix-neuf ans.

J'ai quand même fini mon année scolaire ; après deux semaines de repos à Pâques, c'est là où j'ai claqué, je suis quand même revenue vers la mi-mai et j'ai enseigné jusqu'à la fin, parce que, en Ontario, on enseigne jusque vers le 29 juin. Et puis j'ai chuchoté pendant six semaines et c'est mes deux meilleures étudiantes qui enseignaient ; je leur chuchotais, j'écrivais tout, tout, tout, le soir, ce qu'elles avaient à faire le lendemain ; elles enseignaient à ma place. Quand il y avait des problèmes, elles venaient me voir, mettaient l'oreille toute proche de ma bouche puis là j'expliquais ou je donnais des détails, soit pour les mathématiques, la géographie, les ci, les ça ; et puis c'est de même que j'ai fini mon année scolaire. C'était raide, c'était dur. Alors tout ce temps-là, j'ai dit merde, si j'avais pu finir mes études là où je voulais quand je voulais.

Mais la raison pour laquelle je n'ai pas pu non plus aller à la treizième année ailleurs ou aller à l'université tout de suite, c'est que mon père ça allait de plus en plus mal au Canadien Pacifique parce qu'il refusait de devenir franc-maçon. Son refus a fait en sorte que même le syndicat ne l'a pas protégé, parce que le syndicat est évidemment indiqué franc-maçon ; c'était les orangistes, faut pas oublier ça. Il avait des heures de fou, il était sur un appel de vingt-quatre heures ; on a essayé tout simplement de l'assommer, jamais il n'était chez nous. Je me souviens vers l'âge de quatorze, quinze ans, il n'était pas chez nous pour Noël ni pour le Jour de l'An. On attaquait dans le cœur même du vécu des francophones, des fêtes familiales, il n'y était pas ; on dirait qu'ils avaient un calendrier des fêtes de ses enfants, il n'y

était plus, il n'y était pas, et quand on le demandait pour aller travailler c'était toujours vingt-quatre, quarante-huit heures, on ne le voyait plus.

Mais il continuait toujours : « Ah oui, ça va aller mieux, ça va aller mieux. » Ma mère le harcelait et lui disait : « Écoute, tu sais bien qu'ils te niaient, tu ne feras plus jamais rien ici. » Moi je me disais, aussitôt que j'ai fini mon année scolaire je m'en vais, je ne veux plus rien savoir, je m'en vais. Alors là c'était vrai. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque l'âge majeur était à vingt et un ans ; moi je n'avais que dix-huit ou dix-neuf ans. Mon père a dit : « Tu ne quittes pas jusqu'à temps que tu aies vingt et un ans. » J'ai dit : « Je vais m'en aller pareil. » J'étais pourtant une fille très obéissante et il me semble que je n'aurais pas laissé ma mère toute seule non plus dans ce merdier-là, parce que plus ça allait même la paroisse canadienne-française ça allait mal ; pas au niveau de la paroisse, il y avait quand même un bel esprit d'équipe, c'est bien beau ça mais n'empêche... parce que j'ai recruté des membres pour la paroisse canadienne-française.

Avec mon père, je faisais partie de l'équipe volante qui allait recruter des membres pour devenir paroissiens. Ça, c'est pas facile, parce qu'ils appartiennent déjà à une paroisse, ils ont déjà un sentiment d'appartenance ailleurs et voilà, nous autres on arrive là. Non seulement on allait les recruter mais on allait leur faire signer une promesse comme quoi ils donneraient 4 \$ à 5 \$ par dimanche ; à l'époque, ça c'était beaucoup. Alors fallait être convaincus et c'est là où je pense que j'ai appris à être convaincante, parce que mon père n'était pas méchant pour deux cents ; il était convaincu de son affaire mais ce n'est pas un gars qui mettait de la pression. Quand je voyais qu'il commençait à perdre la bataille, c'est sa fille qui avait peut-être développé une grande gueule, qui commençait à prendre le dessus, et puis sans parler fort j'étais peut-être plus convaincante ; et puis on a l'innocence de l'âge, cette belle naïveté à quatorze, quinze ans, où les gens disent : « Mon Dieu, c'est-tu possible. Avoir quelqu'un de jeune de même, c'est pas bête en somme, ils font un petit peu comme les témoins de Jéhovah, on part avec l'aînée puis le plus jeune. » Moi j'étais très fière parce que j'avais réussi à recruter beaucoup de monde. Cette paroisse-là, elle existe toujours.

Il fallait ramasser 100 000 \$, c'était beaucoup, il ne faut pas oublier que, comme partout ailleurs, en Ontario ou ailleurs, la majorité des francophones ce sont des collets bleus ; alors ce ne sont pas des salaires faramineux.

Il y avait aussi un homme politique qui nous a aidés ; il a été actif à l'époque pour nous, il a travaillé dans l'ombre, il nous a quand même donné un gros coup de pouce, c'était Paul Martin (senior). Malgré ce que les gens

disent, il nous a donné un bon coup de pouce. Il avait une « tannante » de bonne mémoire, il m'avait connue à l'âge de cinq ans puis, à quinze ans, il me reconnaissait encore. Il semblait savoir ce que je faisais, parce que je faisais partie de la jeunesse franco-ontarienne aussi à l'époque ; ça aussi ça ne m'a pas aidée peut-être. Ou ça m'a aidée dans un sens, pour d'autre non, en tout cas.

Pour en revenir à mon contrat d'enseignement, me voyez-vous à l'âge que j'avais et dans la condition que j'étais, avec un père à collet bleu, aller en cour contre l'archevêché. Parce que je suis convaincue que mon contrat a été bloqué par un curé dans la paroisse Sainte-Thérèse ; il s'appelle le père Noël. C'est un des plus grands traîtres des Canadiens français qu'on a eus à Windsor. Noël, c'est son nom de famille. Avec tout le tort qu'il nous a fait, parce qu'il a joué le jeu entre les deux groupes.

Comme tout le monde le sait en Ontario, la guerre c'est surtout entre le clergé irlandais puis le clergé canadien-français, c'est les deux minorités qui sont en combat ; les anglophones doivent rire de nous autres à mort. En fin de compte, lui il jouait entre les deux ; mais, ce qu'on ne savait pas, c'est qu'il cherchait à avoir un petit ceinturon rouge ou mauve, je ne sais pas, pour être nommé Monseigneur. Quand on a eu des problèmes avec la paroisse, c'est drôle, il a réussi à avoir son petit ceinturon ; mais j'ai réussi à me venger avant de déménager.

C'est qu'il est rentré dans la classe une journée, on avait été avertis, mon principal d'école, monsieur Bisnaire a dit : « Monseigneur Noël vient faire son tour. » Faut dire que, parmi les Canadiens français, c'était un nom tabou Monseigneur Noël. Il avait beaucoup de charisme par exemple, c'était très difficile à savoir s'il nous disait la vérité ou non ; mais on l'a su, nous autres aussi, on a un réseau. C'était vraiment un traître parce qu'il rapportait tout à l'évêque. Alors l'évêque était capable de bloquer ce que l'on faisait avant même qu'on commence. Parce que dans le fond, je ne crois pas que Monseigneur Cody a été le pire des évêques, honnêtement, il y en a eu des pires.

Disons que, lui, il n'a pas été obligé de dire, est-ce comme Monseigneur Fallon qui avait dit ça sur son lit de mort — c'est toujours trop tard, moi je n'ai pas de sympathie pour du monde de même — sur son lit de mort, il dit : « J'aimerais bien que tous les Canadiens français me pardonnent tout le tort que je leur ai fait. » Merde ! c'était trop tard.

Et puis il semblerait, faudrait que j'aille vérifier ça, ça m'intrigue : au séminaire à London, il y aurait une plaque sur le mur écrite en français

citant les paroles sur le lit de mort de Monseigneur Fallon. Faut absolument trouver ça. Il faudrait que j'aie vu ça, mon père me l'a répété trois fois l'autre jour. J'ai dit : « Voyons papa, ça ne se peut pas. » Il l'a vue, lui. Il ne sait pas si elle existe encore. Il l'a dit, j'en croyais pas mes oreilles. Lui, étant donné qu'il travaillait sur le chemin de fer entre London, Oshawa, Toronto, Windsor, Chatham, il dit : « Je vais arrêter à London une bonne fois, je vais aller faire un tour en taxi » ; puis il l'avait bien vue. Il avait bien vu la plaque, elle était là encore, s'il y a encore un séminaire, où est rendue la plaque, je ne sais pas.

Il l'a vue avant qu'on déménage. On est déménagés en 1962, il l'a vue avant. Donc ça devait être à la fin des années 1950 ; faut pas oublier que Fallon est mort dans les années 1920, 1925, 1930, je ne me souviens plus quelle année. À quoi ça sert s'excuser, c'est bien beau mais le tort est fait.

Mon père quand il était dans l'Ouest canadien il y avait des visites des inspecteurs ; quand les Conservateurs sont rentrés au pouvoir, il fallait s'assurer en Saskatchewan qu'il n'y avait pas d'enseignement de français et encore moins de catéchisme. Alors les inspecteurs avaient deux *jobs* puis ils arrivaient à l'improviste. Mais quand le réseau se parlait, il y avait toujours quelqu'un qui faisait le guet, c'était pas juste le Ku Klux Klan ; il y a même des religieuses qui changeaient d'habit, il y en a d'autres qui descendaient les crucifix pour ne pas avoir de problèmes. Si c'était une petite école primaire, on protégeait les enfants mieux, on descendait les crucifix, on ne voulait pas qu'il y ait de violence ; mais les grands garçons accueilleraient l'inspecteur à la porte puis le défiaient de rentrer puis de venir descendre le crucifix et puis souvent il partait. L'inspecteur disait qu'il avait fait sa *run*. Il avait fait son effort, il s'est rendu tel jour, telle date à telle place puis tout était correct ; il n'avait rien vu lui. Très souvent il ne rentrait pas dans les classes, les jeunes l'empêchaient. Mon père disait cela, il disait : « On faisait une muraille. » Écoute, les petites écoles de campagne, il n'y avait pas cinquante-six portes.

Dépendamment de la situation, soit qu'on enlevait le crucifix parce qu'on avait entendu dire que l'inspecteur venait à cette époque-là, c'est cyclique les visites, malgré qu'il y a des visites sporadiques, et puis ce qui arrivait souvent on coupait les vivres à ces écoles-là ; c'est pas tellement agréable.

À Windsor, c'est plus subtil. En Ontario, on sait très bien qu'il y avait deux, trois types de taxes, les gens étaient taxés en double et en triple. En devenant franc-maçon mon père n'aurait pas eu à subir tout ça, alors fallait qu'il ait des principes assez solides, puis il ne les a jamais lâchés.

Je peux comprendre certaines de mes compagnes puis de ses compagnons à lui qui ont peut-être laissé tomber leurs principes parce qu'ils en avaient marre ; fallait manger, fallait vivre puis fallait faire instruire les enfants, et puis ils ont tout laissé tomber ; parce qu'ils ne voulaient surtout pas avoir cette honte d'avoir un accent canadien-français. Ils avaient tellement hâte que leurs enfants grandissent pour ne pas avoir l'accent, pour qu'ils aient une facilité d'avoir une belle position par exemple ; et puis le coup de grâce pour moi, c'était justement lorsqu'ils changeaient le nom de leurs enfants. Des fois ça coûtait jusqu'à 200 \$ ou 500 \$ par nom par enfant dans la famille pour faire changer le nom. Et puis même pauvres ils s'organisaient pour le faire. J'aimerais bien voir ces gens-là aujourd'hui.

C'est en 1957 je pense qu'on a construit l'église Saint-Jérôme. Ça a pris deux, trois ans avant qu'on ramasse suffisamment d'argent et puis après ça on la construisait, puis avec évidemment les quêtes. Les quêtes étaient très élevées. Une fois que l'église a été construite, les gens étaient fiers. Et puis moi je n'ai jamais entendu un vingt-cinq sous ou un dollar, de l'argent sonnait tomber dans le panier ; c'était des enveloppes et c'était la promesse qu'on avait faite. Moi j'étais fille puis je gagnais 3 000 \$ par année, je donnais 5 \$ par dimanche. C'était beaucoup, ça faisait un trou ça dans le salaire, et puis c'était pas une corvée pour moi, c'était pas un gros sacrifice, c'était nécessaire.

J'étais épuisée physiquement après mon année d'enseignement. Puis mon père quand je voyais qu'il était ni plus ni moins déchu, ça n'avait pas de sens. Plus ça allait, à chaque fois qu'il y avait des augmentations de salaire, on réussissait à dire : « Non, pas cette année, vous êtes un peu récalcitrant », alors que c'était un homme très doux. Comme je vous dis c'est un idéaliste, il n'élevait jamais la voix, c'est pas un homme qui nous fessait ; alors ça donne une idée du genre de personne que c'était. Il ne cherchait jamais la chicane, il laissait faire les affaires mais il avait ses convictions. Ils ont dit qu'il était récalcitrant, alors il n'avait pas d'augmentation ; ou pour les promotions, on passait au-dessus même s'il était l'aîné ou s'il était l'homme qui avait le plus d'expérience. Mais comme toute franc-maçonnerie, quand on n'aime pas quelqu'un, quand on veut détruire un homme, on lui fait rien faire ; le payer à ne rien faire. C'est ça qui est arrivé ; ça lui a pris du temps avant de réaliser qu'il était en train de se faire... Ma mère lui disait, je me souviens, c'est à peu près le seul temps que j'entendais ma mère lever la voix et dire : « Voyons donc, tu sais bien, ils sont en train de t'avoir, ils sont en train de t'user. » Il est même allé à Toronto voir certains de ses apprentis

qui l'avaient déjà dépassé. Il est allé dîner avec eux, il y en a d'autres qu'il rencontrait sur la rue ou dans le grand bureau chef puis ils ne le reconnaissaient pas. Ça voulait dire : Allez-vous-en donc, Monsieur.

Alors finalement il a compris le message. Quand il a vu qu'on attaquait ses enfants, dont moi à travers mon contrat de travail et le reste, il a dit : « Non, ça va faire, mes enfants ne sont pas pour passer à travers cette folie-là que j'ai passée, donc, je déménage. » Il avait déjà une passe sur le train ; quand on a une passe, faut voyager de nuit. On est partis. Je m'en souviendrai toujours, c'est à dix-huit heures, j'avais enseigné ma dernière classe de français justement en chuchotant. Le 29 juin on embarque sur le train, mes trente et un élèves savaient que je partais, que je quittais, et puis il y avait le train qui passait derrière l'école ou j'enseignais.

C'est en juin 1962. J'ai dit : « C'est la dernière saint Jean-Baptiste qu'on passe ici. » Les élèves par exemple ont dit : « On va être au train. » Ils n'étaient pas à la gare du train mais ils étaient tous au poste derrière l'école quand j'ai passé à dix-huit heures. Disons que c'est les seuls bons souvenirs que j'ai de Windsor. Pour le reste, j'ai quitté la ville comme si elle n'avait jamais existé puis ça m'a pris vingt-deux ans avant de retourner, puis je suis retournée juste pour une fête de famille.

Mon souvenir est que la caisse populaire était là bien avant l'église et nous étions membres. C'est un monsieur Quenneville, quand je l'ai connu, qui était gérant. Je sais, on avait un compte là. Écoute, on partait de l'autre bord de la ville en autobus pour aller déposer nos « cennes » à la caisse. C'était à peu près la seule place qu'on pouvait entendre le français en plus parce qu'il ne faut pas oublier qu'on n'avait ni radio, ni télévision, nous. Peut-être qu'il y avait un programme, je pense qu'il y avait eu un programme vers l'âge de douze, treize ans mais à minuit du soir ; voyons donc, voir si tout le monde va rester debout.

À la télévision, évidemment on était des mordus du club Canadien, parce qu'il n'y avait que six équipes à l'époque. Pas obligé de nous demander, on était pour les Canadiens de Montréal. C'était la dernière partie pour la coupe Stanley. Chez nous, toutes les occasions étaient bonnes pour rassembler les Canadiens français. Faut croire que c'était comme une espèce de phare, on se réunissait chez nous, puis quand on ne chantait pas, c'était justement pour regarder la partie de hockey, et puis on regardait ça en groupe. On devait être au moins une vingtaine dans le salon qui regardaient ça et puis les Canadiens, on savait très bien, c'était à l'époque de Maurice Richard, Jean Béliveau et toute cette belle équipe, belle époque, puis à un moment donné,

à la fin, nos Canadiens gagnent et voilà c'est le temps de faire la présentation de la Coupe Stanley.

La Coupe Stanley on la voit venir sur la glace, puis il y avait le fameux René Lecavalier, qu'on connaissait de nom seulement — parce qu'il ne faut pas oublier qu'on en avait parmi nos Canadiens français qui voyageaient beaucoup, qui nous rapportaient des disques, comme par exemple de Félix Leclerc, les premiers disques de Félix Leclerc je les ai ; je connaissais quand même ce qui se passait, j'avais mes livres **Le sage s'engage**, j'ai tellement lu sur le Québec avant de partir — et puis René Lecavalier arrive lui aussi à son micro et puis il y a l'autre qui lui évidemment parle l'anglais... On écoutait la télévision en anglais. Pas le choix, c'était via Toronto. À un moment donné, on est tous assis là, on est très contents puis on prenait un petit verre puis on fêtait, puis là, tout d'un coup, par quel hasard, c'était comme l'esprit qui passait, un ange comme on disait autrefois, l'ange qui passe, et puis on entend du français. Mais d'où ça vient cette voix-là ? Parce que ce n'était pas nous qui parlions français, oublie pas que nous on parlait un petit peu le « franglais », alors là cette belle voix cristalline qui vient à travers la télévision, mon Dieu, on se revire : « Mais c'est quoi ça ? » Alors, René Lecavalier dit : « Nous sommes heureux de faire venir le capitaine du club Canadien, Maurice Richard... » On a entendu environ trente secondes, on était littéralement hypnotisés par ce qui se passait. Voilà qu'on regardait la télévision puis il y avait ce bonhomme aux cheveux blancs, très distingué, avec évidemment un accent impeccable qui nous présentait la Coupe Stanley en français ; mais qu'on est restés bêtes, il n'y a personne qui a dit un mot et puis tout d'un coup « oups », on perd, c'était comme si c'était un rêve. Là, on a eu sur l'écran : *Please excuse us for this temporary disorder*.

Bon ça y est, c'était vrai, on avait réellement entendu quelque chose en français. Alors je peux dire que j'ai entendu la télévision française la première fois à quinze ans à peu près. Ça devait être en 1958. C'était effrayant parce que, dans le journal le lendemain, c'était le scandale, que Toronto ait pu mélanger, brouiller les ondes à ce point pour avoir *those damned French Canadians on the T.V.* On était pas fins à l'époque, on aurait dû garder toutes ces découpures de presse. Alors là, tu peux pas savoir ce que ça fait au coeur. Tout le monde se regardait, c'est pas possible, on a entendu quelqu'un en français. C'est très bête. On en a parlé longtemps parce que c'était l'événement, c'est un événement pour les isolés.

Pour ce qui est des journaux français à Windsor, ça a duré un bon bout de temps, c'était la famille Lacasse ; à un moment donné je sais qu'ils ont cessé de publier, ils n'avaient plus de sous pour le faire, ça s'appelait **La Feuille d'Érable**. C'était publié dans la maison, le sous-sol chez les Lacasse, je suis allée voir leur presse et tout et ils souhaitaient donc pouvoir le remettre en marche. Ils n'ont pas réussi du temps où j'y étais. Je crois que ça a recommencé en 1967, j'avais quitté à ce moment-là, c'est un Jean Mongenais et sa famille qui l'ont pris en main.

Ça les Mongenais, c'est d'ardents patriotes, ils sont là depuis je ne sais pas combien de temps, et puis madame Mongenais vit encore. Ils viennent de célébrer d'ailleurs le vingt-cinquième anniversaire du journal de Windsor qui s'appelle **Le Rempart**. Je suis très heureuse, je ne sais pas comment ils font pour survivre. D'ailleurs Radio-Canada a un poste à Windsor, c'est une jeune fille, Paulette Richer je crois, qui s'en occupe.

Mon grand-père Lauzière qui était quand même assez, je considère, lettré pour un homme de son époque, était abonné à tous les journaux francophones du Canada. Il recevait tout ça. Il s'assoyait puis il lisait son journal, je me souviens ; il faisait une analyse. Je m'assoiais à côté de lui puis : « Qu'est-ce qu'ils ont dit dans l'Ouest, pépère ? »

Il commençait par les nouvelles quotidiennes, les nouvelles ordinaires puis il allait de plus en plus en profondeur sur la politique parce qu'il était très, très renseigné. Là il se choquait puis il allait acheter les journaux anglais pour voir ce qu'ils avaient dit. Là il me disait : « Vois-tu, ma petite fille, faut pas que tu te fies juste à un journal, c'est de même que tu lis un journal, mais tu lis pas tout le journal, tu lis l'éditorial, des fois tu peux trouver des bons articles entre ça. »

Eux autres, ils lisaient ça parce qu'il était quand même dans l'Ouest depuis l'âge de quatre ans, il connaissait beaucoup de gens de l'Ouest. Moi je l'ai trouvé tellement intelligent de pouvoir étudier la situation, parce qu'il connaissait aussi bien la situation politique du Québec, que l'Ouest canadien, que l'Ontario. Il dit : « Fais bien attention aux Conservateurs. » Dans la famille de ma mère c'était évidemment des Libéraux et évidemment des Libéraux chez mon père aussi ; c'était très, très rouge. Vous savez, quand il y avait des nouvelles familles canadiennes-françaises, Paul Martin avait le don de les connaître tout de suite, tout de suite et puis c'est comme s'il récupérait son monde.

Il était vraiment très sympathique aux Canadiens français, je ne crois pas qu'il ait fait de tort, s'il y a de quoi, ça lui a fait du tort ; il aurait pu avancer

beaucoup plus dans la hiérarchie politique s'il avait été moins francophile. Le sénateur Lacasse, ça c'est des hommes qui sont morts de peine : **La Feuille d'Érable** a tombé. Ensuite mon grand-père faisait venir de l'Ouest canadien **Le Patriote**, d'Assiniboia.

Ma mère est née à Assiniboia. Elle a eu une drôle de vie, un début de vie assez difficile parce qu'elle est née à Assiniboia puis le médecin qui s'occupait d'eux autres — il y avait deux médecins, deux frères médecins qui s'appelaient Ross — il y en avait un bon puis un pas bon. Le pas bon, ça s'adonne que c'est lui qui était là quand ma grand-mère a accouché, parce que ma grand-mère a accouché dans une petite clinique et puis l'infirmière qu'elle avait, c'était reconnu dans le village, c'était une femme qui détestait les Canadiens français puis elle disait aux gens : *Well, I have to go help Doctor Ross; there is another one of those damned French Canadians that is going to be born.*

C'était reconnu qu'elle échappait les bébés canadiens-français lorsqu'ils naissaient ; il y en a qui mouraient. Ou elle oubliait de couper le cordon ombilical. Puis pour ma mère, elle l'a carrément laissée tomber dans la bassine, puis quand ma mère est sortie, elle est sortie de la chambre puis le bébé est né puis est tombé dans la bassine, mais la bassine n'était pas sur une table, elle avait enlevé la table puis la bassine était à terre. Mon grand-père est entré. Quand il a vu l'infirmière sortir, il a dit : « Voyons donc, comment est-ce que ma femme fait ? » Elle a dit : « Elle est à la veille. » Puis ma grand-mère a crié à mon grand-père : « Hida, viens m'aider. » Elle ne savait pas si c'était une fille ou un garçon, elle a dit : « Le bébé est sorti. » C'est mon grand-père qui est allé recueillir ma mère, qui a fini l'accouchement puis qui a ramené ma grand-mère dans ses bras chez lui avec le bébé ; elle, elle tenait le bébé dans ses bras puis il a amené sa femme dans ses bras à la maison. On n'est pas combatifs pour rien. De Louis Riel à Ross à Cody ; d'ailleurs c'est un Ross que Louis Riel avait tué, faut pas oublier.

C'était un médecin de l'Ontario. Mais c'est de valeur parce qu'il y avait un des médecins, comme je vous dis, il y avait deux frères, puis il y en avait un qui était très correct, il y en a qui ont quand même du bon sens mais évidemment on se souvient des pires. Et cette femme-là avait fait mourir, disons aussi, une autre femme ; elle savait que la madame était très faible, le bébé, elle l'a échappé, par hasard, elle a dit : « Il était trop glissant. » Le bébé est mort, elle a retourné la femme à la maison en plein hiver, presque pas de couvertures sur le dos : elle est morte dans deux jours. Elle, elle

disait que ça en faisait deux de moins. Toujours cette même infirmière-là. Quand elle travaillait avec le frère Ross qui n'était pas fin, là c'était le tandem sorcier-sorcière.

Je suis sûre que c'est vrai, parce que ça ne se peut pas que ce soit des menteries, il y a trop de gens qui en ont parlé. Vous savez quand ils ont des réunions de familles des gens de l'Ouest, on les appelle la gang des bisons qui viennent, ils ramènent leurs souvenirs et puis écoutez, quand c'est quelqu'un d'autre qui le raconte que tes parents, il y a toujours des limites. Puis ma grand-mère n'a jamais rien dit de mal contre personne parce que c'était une chrétienne hors pair, une vraie. C'était une personne qui ne parlait jamais contre les autres, pour aucune raison. Le seul temps où je l'ai entendue dire quelque chose, j'ai dit : « Cette infirmière-là, elle n'était donc pas fine. » Il ne faut pas oublier que ma grand-mère, sur vingt enfants, elle en a perdu onze, puis parmi ces onze-là, il y en a au moins cinq qui sont passés par l'infirmière. Alors on doute une première fois, on laisse passer, deux fois, ça augmente avec les cas, et puis les gens se parlent entre eux, ça ne se peut pas que tout le village ait tort, ça ne se peut pas. Alors ça, ça rentre parmi certains souvenirs.

À Windsor par exemple, voyez-vous, au contraire, on a eu un médecin qui venait chez nous, un docteur Barnby qui était un bon anglophone. Il se déplaçait la nuit. O.K., c'était sûr que c'était la mode à l'époque, les médecins allaient chez eux, mais pour nous autres il se déplaçait tout le temps, tout le temps, tout le temps. Au moins il y avait certaines compensations. Lui c'était une vocation et puis il ne faisait aucune distinction envers l'un et l'autre ; au contraire, il trouvait que la plupart des Canadiens français s'occupaient beaucoup de leurs enfants. Il avait noté quelque chose d'intéressant que je pense qui vaut la peine d'être dite, il dit : « Vous savez, vous n'êtes pas parmi les vôtres » ; parce que ma mère disait : « C'est de valeur qu'on ait autant de Canadiens français qui prenaient un coup dur à Windsor. » Mais il dit : « Vous n'êtes pas parmi votre monde. »

Alors pour ceux qui sont un peu plus sensibles puis qui se sentent pas trop forts, ils luttent ou bien pour eux autres, pour se donner de la force ou du caractère, n'importe quoi, du cran, ils vont prendre un coup ; puis ils se voient, ils sont entre deux mondes, il n'y a rien qui peut leur plaire. Ça, des familles Desjarlais, ça été complètement brisé parce que le père, cet homme-là, pleurait tout le temps et buvait ; il ne battait pas ses enfants mais il pleurait. Mais il pleurait pourquoi ? Il y avait des Pelletier, il dit : « Ces gens-là couraient au Québec à chaque été, ils partaient pour deux semaines et puis ils s'arrangeaient : le 29 juin les enfants sortaient de l'école, le 30 ils

étaient sur le train, puis le premier ils étaient rendus au Québec. » Ils passaient tout l'été là avec les grands-parents, les mon-oncles, les ma-tantes pour avoir leur bain en français puis, évidemment, ces enfants-là revenaient, ils étaient forts en français ; nous autres, on faisait pitié, c'était incroyable.

Un des effets de vivre dans le sud de l'Ontario, on le voit très bien, quand je suis allée à l'école normale, on était classées : il y avait les Canadiens français du Nord, les Canadiens français du Sud, les Canadiens français de l'Est. Là on fait une division régionale sur le plan géographique mais elle est aussi culturelle ; culturelle même auprès des Canadiens français parce que du moment qu'on est de Windsor, je savais que j'étais dans le groupe G H I J, c'était les dernières classes. Et puis on était obligées, si on voulait obtenir notre petit diplôme, qui était deux années dans une — ça c'est une autre affaire qui nous a fatiguées, moi j'avais juste dix-sept ans puis je faisais mes cours déjà avec des gens de vingt-cinq, vingt-six ans, puis c'était un *crash course*, il n'y a pas d'autre chose — on a fait deux années dans une, et puis ce qui est arrivé c'est que Poulin, Windsor, eh bien le samedi matin, fallait que j'aille suivre des cours en français, parce qu'on savait écrire, c'était du rattrapage et c'était aussi de la pratique pour s'exprimer en français.

Ça se passait à Ottawa. On n'a jamais déménagé à Ottawa mais moi j'ai quitté Windsor pour aller à Ottawa. Mes parents n'étaient pas avec moi, j'ai pensionné à Ottawa durant mon année d'école normale, avant que je retourne pour enseigner. J'ai enseigné un an puis après ça on est partis pour aller à Québec. À dix-sept ans je suis allée à Ottawa ; j'ai fait dix-sept, dix-huit à l'école normale, dix-huit, dix-neuf, j'ai enseigné à Windsor, puis à dix-neuf ans nous sommes allés au Québec, Montréal.

Là mon père est arrivé à Montréal, puis on l'avait reclassifié comme mécanicien alors que c'est lui qui avait enseigné le diésel à tous les employés. Il était simple mécanicien. Ca, ça a généré une crise cardiaque et puis, finalement je ne sais pas si c'est le Canadien Pacifique qui l'a envoyé ou si c'est lui qui était complètement démoralisé, rendu à Montréal... Faut pas oublier là, c'est encore le Canadien Pacifique, il y a eu un rapport, c'est la même clique, le Canadien National et le Canadien Pacifique, si tu n'étais pas franc-maçon, tu n'avançais pas. Il a été déclassifié en arrivant à Montréal. Il ne le savait pas qu'il serait déclassifié, parce que eux autres ont envoyé un rapport de Windsor comme quoi il était récalcitrant et puis que vraiment ses talents commençaient à diminuer ; il avait quarante-huit ans.

Ça c'était au Canadien Pacifique. C'était *Canadian Vickers*, à la cour de triage, il était mécanicien. Il a été cinq ans où il a littéralement flotté d'une petite *jobine* à une autre, imaginez on était encore huit enfants à la maison.

Moi je ne pouvais pas enseigner : je ne parlais pas là. J'ai suivi un cours sur les machines à mécanographie qui commençaient à l'époque, qui étaient atroces. C'était vraiment un travail de robot que j'ai détesté mais il fallait que je fasse quelque chose et je n'étais pas obligée de parler en faisant cela. J'ai travaillé un an aussi à l'Institut de microbiologie qui est devenu l'Institut Armand-Frappier, le vaccin BCG, polio, et j'ai rencontré le docteur Salk à l'époque ; là j'ai travaillé un an et croyez-le ou non j'étais au téléphone, même si je ne parlais pas. Ils ont voulu me prendre, c'est à travers le réseau de l'Université de Montréal que j'ai réussi à avoir ce poste-là, par l'entremise de l'amie d'une amie, et puis je leur ai dit : « Je ne parle pas. » Elle a dit : « Ça ne fait rien. » Ils m'ont organisé une espèce d'appareil pour amplifier ma voix. Je chuchotais. La seule raison pour laquelle ils m'ont engagée c'est parce que j'étais bilingue ; c'est parce que je pouvais faire les commandes partout dans le monde surtout en Afrique du Sud, pour aller chercher des singes ; ils avaient besoin de ça.

Il ne faut pas se leurrer, quand je suis arrivée à Montréal, la plus grosse déception que j'ai eue en arrivant à Montréal, c'est de débarquer à la gare Windsor, tout était en anglais. J'ai dit quand on pense qu'on idéalise une place depuis l'âge de douze ans, me voilà à dix-neuf ans puis c'était tout en anglais. Eaton je me souviens, on y allait, c'était en anglais, alors j'ai vite appris qu'il fallait aller dans l'Est, chez Dupuis. J'ai vécu la révolution tranquille davantage, je suis arrivée dans le train en 1962, 63, 64. Moi je n'ai jamais été malheureuse d'être arrivée à Montréal. Mes frères et soeurs certain par exemple, parce qu'il ne faut pas oublier qu'ils avaient treize, quatorze ans. Ils trouvaient ça moins drôle ; parce que eux, fallait qu'ils retournent aux études et étant donné qu'ils n'étaient pas assez forts en français on les reculait, alors là il y en a qui ont fait des cours en anglais, d'autres en français, mais ils parlent tous le français.

Plusieurs sont revenus en Ontario, surtout les garçons. Les filles sont au Québec puis un de mes frères est au Québec, c'est quatre et quatre. Mais même ceux en Ontario par exemple parlent encore le français. Ceux qui ont des enfants, les enfants sont tous allés à l'école française et ils le parlent très bien. Cependant c'est les amis, c'est l'effet de l'assimilation, à vingt, vingt-et-un ans, l'ami est anglophone ou la petite amie.

Je me connais, je sais que je m'épuise à combattre ; on s'épuise et c'est ça qui est arrivé à mon père, surtout quand on est le moins réveur.

Moi j'aurais peut-être pu endurer plus longtemps parce que j'étais plus combative ; d'ailleurs j'étais plus jeune aussi. Mais mon père avait la famille, fallait qu'il pense à la famille aussi. Il disait : « Je ne resterai pas là », parce que plus ça allait, plus les enfants, les plus jeunes, s'anglicisaient. Les trois premiers, on a été davantage protégés, mais les cinq, six autres c'est une autre paire de manches. Et puis le fait que j'ai insisté depuis si longtemps, pas juste moi, ma mère voyait bien les effets néfastes qu'il pouvait y avoir puis aussi le milieu, le côté américain, c'est pas ce qu'il y a de plus cultivé, n'est-ce pas.

Après cinq ans de flottement dans des postes ici et là, mon père a réussi à obtenir un poste d'enseignant de diésel dans une école technique à Amos, Abitibi, et puis ça il était heureux. Il a quand même enseigné seulement dix ans à peu près parce que par le temps qu'il se replace, ça a pris cinq, six ans.

C'est là, à côté d'Amos, il y a le village Pikogan qui est une petite réserve de Cris. Alors mon père est allé les visiter. Il est allé voir le chef indien, parce qu'il connaît très bien quand tu rentres dans le village, c'est le chef que tu vas voir ; il est allé se présenter : « Je suis Joseph-Aimé Poulin, je viens de Saint-Hippolyte, Makwa, j'ai été agent d'Indiens de telle date à telle date. » Le monsieur a ouvert la porte, il a dit : « Tapwé », ça voulait dire «mon frère », c'est tout ce que je me souviens. Ils ont commencé à jaser puis évidemment le chef indien lui a posé des questions, il voulait savoir : est-ce que c'est légitime son affaire ? Mon père lui a donné suffisamment sachant très bien qu'il était interviewé et puis que le monsieur ferait ses démarches pour savoir s'il avait été un bon agent amérindien.

Évidemment le chef a pris ses renseignements dans l'Ouest et puis chez les aînés et puis c'est lui qui est venu voir mon père chez lui à Amos. Il a cogné à la porte puis il a dit : « Tapwé », c'était « mon frère ». Alors il a dit : « Ça c'est un bon signe parce que quand il est venu à la porte je savais que j'avais été accepté ou qu'il me croyait surtout. » Il a dit : « Écoutez, votre famille est toujours invitée chez nous, n'importe quand, venez nous voir : vous avez été un très bon agent amérindien à l'époque. » C'était quand même, je pense, le devoir, l'honneur, un diplôme, parce qu'il lui avait dit qu'il y avait eu un échange, frère de sang, ça il y avait eu ça, frère de sang, il avait même pu vérifier avec qui, il a tout surmonté, j'ai trouvé ça excellent.

Dans les soirées, pour en revenir justement aux Amérindiens, des noces, n'importe, des rencontres familiales, quand je suis allée à Windsor — les frères et les soeurs de ma mère, dans leur famille c'est beaucoup des

chanteurs comme je l'ai dit — ça c'est inévitable, ils commencent sérieux, parce qu'ils chantent du *cowboy*, *western*, faut pas oublier qu'ils venaient de là-bas ; ils ont de tout, ils ont de l'opéra, de l'opérette, les chansonnettes françaises avec Alice Roby, toute cette gang-là, la musique sacrée, parce qu'ils chantent à l'église, la musique canadienne évidemment, **La bonne chanson** y passe et à la fin souvent on va chanter certaines des bonnes chansons canadiennes-françaises mais en métis, avec le petit accent. Là, les frères et les soeurs se mettent ensemble, c'est voir qui ne parlerait pas le mieux le métis ; c'est encore ma mère qui parle le mieux puis qui a une mémoire phénoménale pour se souvenir des expressions. Elle est très comique d'ailleurs, alors elle est capable de raconter des histoires, du magasin et le reste, et puis des expériences qu'ils ont eues. Puis on parle évidemment, il y a toujours un marginal, on raconte les histoires des gens, d'une telle ou d'un tel ou les mélanges : « Te souviens-tu quand elle s'est mariée, oui, à ses noces elle était habillée de même. On sait bien, c'est une Métisse, elle a mis une ceinture rouge sur une robe blanche », toutes des affaires de même, parce qu'il fallait que ce soit gai, très vivant.

Ma mère chante en métis, je ne devrais pas dire c'est une chanson métisse, je ne suis pas certaine. Ça pourrait être des chansons canadiennes traduites en métis ; ils mélangent le français, l'anglais puis des fois des mots amérindiens, mais pas beaucoup ; c'est surtout l'inflexion puis l'utilisation des mots et puis l'échange comme parfois, ils mélangent beaucoup le français et l'anglais ; il y avait des phrases qu'ils utilisaient, les Métis, qui faisaient rire tout le monde, qui restent encore dans la mémoire collective parce que, à chaque fois que la famille se rencontre, ils reviennent souvent avec les mêmes histoires, de dictons d'une telle, c'est devenu un dicton. Souvent ça devenait grivois par l'utilisation des mots. Eux autres, ils ne mettaient pas le même sens ; alors s'ils mélangeaient l'anglais, ils ne savaient pas ce que ça voulait dire en anglais mais ils l'utilisaient pareil ; à minuit du soir c'est encore plus comique.

Alors ça c'est un retour aux sources quand même, moi je voyais ça, j'étais jeune, j'ai dit : « Ça y est, il est dix heures, ils vont commencer à chanter autre chose. » Là il y a toujours un moment, comme un crescendo, puis tout à coup « oups », ils vont chanter des berceuses avec des affaires sacrées bien correctes, puis tout à coup il y en a un qui sort avec une chanson qui est un peu salée, puis là on part ; on continue, on s'en va pas. Quand on est fêté à Windsor, peut-être c'est notre côté amérindien, c'était comme un potlatch. En somme on fêtait, on a fêté trois jours et trois nuits.

On fêtait le soixante-cinquième anniversaire de naissance de mon oncle à Windsor.

On est tous descendus de l'Est, on était une quarantaine de personnes, on est allés en caravane. C'est en 1984, 1985 à peu près. J'y suis allée parce que c'était une grosse fête de famille puis tout le monde y allait parce qu'autrement...

Mon père lui ça l'a affecté ; autant c'était un gars, un bonhomme heureux, toujours de bonne humeur, c'est un homme qui chantait, qui dansait dans les soirées, pas beaucoup mais il faisait sa petite *tune*, surtout il faisait des folies en dansant, il était comique pour dix. Ces gens-là prenaient un verre, jamais ils n'étaient déplacés, et puis ils avaient toujours du plaisir parce qu'ils étaient trop occupés à chanter pour prendre un verre. Ils levaient le verre parce que c'est un geste social on pourrait dire, d'ailleurs mon père ne s'est jamais plaint que la boisson disparaissait. Il faut dire qu'il y avait quand même un esprit de corps à Windsor parmi les francophones ; c'est une plus petite ville.

Quand on arrive à Montréal, c'est l'anonymat. Alors que lui était quand même un pilier de la société là-bas, il était président de l'A.P.I., il était président de ci, de ça, il aidait ici et là puis il faisait partie d'un groupe ; quand on dit qu'on fait partie d'une société secrète c'est quand même spécial. On sent qu'on a une mission à accomplir et on l'accomplit. Mais, ces sept messieurs-là qui ont aidé à fonder la paroisse canadienne-française, ils ont comme par hasard tous perdu leur poste ou leur emploi presque au même moment où ils ont subi des déclassements. Les médecins ont perdu un tiers à la moitié de leur clientèle, l'avocat la même chose, c'est tout arrivé en-dedans de deux, trois ans, comme par hasard. Mon père a déménagé au Québec ; monsieur McGraw est déménagé au Québec ; monsieur Monast est déménagé au Québec puis Maurice Lacasse aussi, une secousse ; mais maintenant je pense qu'il est à Ottawa ou Hull. Mais les autres étaient plus âgés, c'était vraiment comme des patriarches. L'autre monsieur Lacasse est resté à Windsor, mais il est mort pas longtemps après, de peine. Ces gens-là, c'est des idéalistes. Le docteur Sylvestre lui était quand même assez âgé, ça doit faire un bon bout de temps qu'il est mort.

... Moi je sentais, quand on a quitté Windsor, que ma mère avait l'air de la petite poule d'eau qui partait avec sa marmaille. Ma petite soeur avait juste quatre ans, elle était très inquiète, elle a dit : « Qu'est-ce qu'on va faire avec notre télévision ? » J'avais dit : « Pourquoi ? » Elle était dans le déménagement. Elle a dit : « Elle ne parle pas français, nous autres on a une

télévision qui parle juste l'anglais, va falloir en acheter une neuve. » Alors j'ai dit : « Tu vas voir, on va arranger ça, ça va être comme de la magie. »

Voyez-vous, ces hommes-là, combien de familles cela a dispersées et détruites ni plus ni moins. Faut pas oublier avec le déclassement de mon père, qu'il subissait des baisses de salaire à chaque fois. On avait vécu très bien financièrement et on a tombé de haut ; on est arrivés à Montréal, on est allés dans un logement, c'est pas la vie qu'on avait connue nous. On avait eu une maison, un grand terrain, des grands champs, tout ce que vous voulez, on partait en vacances, la voiture, tout, tout, tout. On est arrivés à Montréal on n'avait rien. D'ailleurs c'est moi qui a payé le déménagement de mes parents ; alors c'est raide ça un peu.

Alors lui il ne s'en est jamais remis, je dirais, de Windsor. Ma mère s'est ramassée parce qu'elle a dit : « Lui est sans travail, moi je vais aller travailler. » Il n'a jamais toléré le fait que ma mère soit allée travailler, parce qu'un homme de sa génération, c'était admettre qu'il n'avait pas réussi sa vie, il ne l'a pas digéré. Moi je suis allée travailler de peine et de misère même si je ne parlais pas ; ma soeur a quitté l'école, ça brise une famille.

Après avoir cessé d'enseigner à Amos à l'âge de soixante-cinq ans, il a été demandé par les Cris et les Inous d'aller enseigner l'entretien des machines diésel à Fort-Georges, Inujuak, des places de même. Il est allé Jusqu'à l'âge de soixante-douze ans à peu près.

Jamais il n'avait été un faiseur de troubles. Au contraire, c'était l'homme le plus diplomate qu'il n'y avait pas sur la terre et c'était le sosie du maire Drapeau. Il lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Il se faisait souvent dire : « Monsieur le maire, j'ai voté pour vous. » Il dit : « Merci monsieur. » Il a signé des autographes, Joseph-Aimé Poulin mais c'était le maire Drapeau. Les gens disaient : « C'est pas le maire Drapeau ? » C'est le sosie du maire Drapeau et puis il avait cet air diplomatique. Mon père a maintenant soixante-dix-huit ans mais à l'époque où le maire Drapeau était maire, mon père avait à peu près le même âge. Ils se ressemblaient c'était effrayant. Papa trouvait ça très amusant.

Il est arrivé d'abord à quarante-huit ans, quand on se fait assommer de même on se ramasse difficilement parce qu'il faut aussi dire qu'autrefois un homme était stable, montrait sa stabilité, il ne changeait jamais de poste, surtout pas les hommes, les collets bleus autant que possible. Pour lui sa vie est arrêtée lorsqu'il est arrivé à Montréal ; pas parce qu'il n'aimait pas Montréal, c'est pas ça, il n'avait pas cet esprit communautaire, puis il ne connaissait pas un chat. Quand il est allé à Amos, ça s'est rétabli un petit

peu plus parce qu'il y a juste 13 000 de population. Mais ça l'a conduit à boire, ce qu'il n'avait jamais fait avant ; il est désillusionné ; c'est comme s'il n'a jamais pu se ramasser de ça, pour lui c'est une défaite. Il avait tellement travaillé fort pour que ça aille bien pour les francophones, il ne pouvait pas s'imaginer que tous ces efforts-là, il a été obligé de subir qu'il a été sacrifié ni plus ni moins, puis que sa famille aussi aurait été sacrifiée. Quand il a vu que j'ai été attaquée par en-dessous par le père Noël... c'était évident.

Ah oui, je voulais dire que le père Noël était venu dans ma classe, puis j'ai dit à monsieur Bisnaire : « Je ne veux pas l'avoir. » Il a dit : « Écoutez, c'est quand même Monseigneur. — Je m'en fous, c'est un traître, je ne veux pas le voir. » Il dit : « Il va arriver vers dix heures dans ta classe. » J'ai dit : « C'est correct. » Alors là j'ai dit aux étudiants : « Vous savez, Monseigneur Noël s'en vient nous voir. » Il y en a quelques-uns qui étaient délurés, ils savaient très bien qui c'était le père Noël. J'ai dit : « Vous savez, on va lui faire une surprise. Ceux qui ne veulent pas le voir vous allez être polis quand il va rentrer, il va se virer de bord, vous allez le regarder puis là il va vous dire de vous asseoir ; restez debout puis tournez-vous le dos. » Ils l'ont fait. Évidemment je n'aurais pas eu un contrat l'année suivante ; mais je m'en allais, je m'en foutais comme dans l'an quarante. Il s'en venait souhaiter un bon été aux étudiants. C'était la fin de l'année. Il m'a dit : « Vous les avez très bien éduqués, mademoiselle, merci. » Puis il est parti. Il dit : « On va s'en souvenir. » Parfait, moi aussi.

Ah oui, il voulait que les enfants baisent sa bague, j'ai dit aux enfants : « Jamais on ne se met à genoux devant personne, ne faites jamais ça. » Moi, je l'ai dit aux enfants avant qu'il arrive puis j'ai dit : « Quand il vous demandera de venir faire cela, ceux qui veulent allez-y, ceux qui ne veulent pas, tournez-lui le dos. » On s'est tous tourné le dos. « Assoyez-vous les enfants », ils ne bougeaient pas. Puis moi j'avançais à travers le rang puis, évidemment ils ont tourné le dos, ils faisaient le dos à la classe, alors je suis allée dans le dos de la classe puis je leur ai fait faire, et puis j'attendais qu'il s'en aille, puis il dit : « Je pense que la visite est finie. » Là j'avais juste dix-neuf ans. Au moins j'aurai eu cette petite vengeance, ça ne fait pas virer personne dans sa tombe mais au moins je suis partie en disant : « J'ai fait cela. » C'est juste une petite gloire.

Là je chuchotais, j'avais dit ça à mes deux « professeurs », mes deux acolytes. Eux autres, ils s'étaient tournés contre l'autorité. À l'âge qu'ils avaient, peut-être pas la quatrième année, mais cinquième, sixième, septième, ça commence à avoir douze, treize ans, puis il y en avait dont les

parents étaient comme on dirait des patriotes, on connaissait la valeur de ces gens-là puis les gens... Voyez-vous ils avaient l'âge que j'avais moi quand on commençait à avoir l'âge de raison vers onze, douze ans, en réalité, l'âge de raison. Puis on est conscientisé à ce qui se passe, on a assez subi de coups qu'on dit : « Merde, ça va faire, il doit y avoir autre chose, il doit certainement avoir un meilleur monde ailleurs. »

Malgré que quand je suis arrivée au Québec j'ai eu beaucoup de difficultés à m'intégrer, parce que j'avais de la difficulté à parler français, puis quand je suis arrivée à travailler à l'Institut de microbiologie à Laval, j'ai été six mois les filles ne me parlaient pas parce que j'étais protestante puis anglophone. Là je me suis choquée une journée, j'ai dit : « Là, ça va faire. » Dans mon accent. J'ai dit : « Je viens de Windsor, je m'appelle Anne-Marie Poulin, puis je suis une francophone catholique comme vous autres. Si vous vous dites catholiques, si vous n'êtes pas plus chrétiennes que ça, vous ne méritez pas d'être appelées catholiques. Je suppose que vous allez toutes à la messe le dimanche ? Vous n'êtes pas des catholiques. » Alors il était temps qu'ils se déniaient, qu'il y en avait des francophones hors Québec et puis que c'était pas tous des vendus.

Alors ça a bien été après ça. Bien, il y avait une femme âgée qui me parlait, qui me saluait au moins ; ils ne me saluaient même pas. Je disais : « Bonjour. » Faut croire que mon accent paraissait même à travers le bonjour. Évidemment ça dépendait de leur éducation.

J'avais un poste bilingue qu'ils n'avaient pas, ils ne pouvaient pas l'avoir ; puis j'étais toute seule dans mon coin. Mon Dieu que j'ai trouvé le temps long. J'ai appris à tricoter, j'ai appris à faire toutes sortes d'affaires à ce moment-là. J'ai réappris à parler quand j'ai suivi des cours d'orthophonie parce que les médecins, même si c'était des vétérinaires, ça reste des médecins, puis ils me disaient au téléphone : « Ça n'a pas de bon sens que tu n'aies pas de voix », pourtant j'étais bien portante, j'étais en santé, je ne toussais pas rien, c'était tout mon oesophage, tout, tout, tout était atrophié. C'est le *burn out*, c'est la fatigue tout simplement, et puis aussi je m'imagine ce qu'on avait subi depuis que j'avais l'âge de quatorze ans. On est actif, c'est les problèmes de survie, c'est ça, à un moment donné ça prend tout ce qu'on a, ça nous draine.

Quand j'ai embarqué sur le train j'ai dit : « Enfin, enfin. » J'étais tellement contente de partir, il y avait juste ma mère et moi qui étaient contentes de partir, les autres étaient un petit peu réticents, ils étaient plus jeunes. Ils partaient pour l'aventure mais on dirait que ce n'était pas entré dans leur tête que l'on partait pour de bon.

J'ai quand même mes frères en Ontario qui demeurent quand même des patriotes sans être des activistes, à leur manière. Le patriotisme n'est pas mort. Ah non, faudrait pas et j'espère l'avoir transmis à mes enfants parce qu'ils ont été bien avertis lorsqu'ils suivraient des cours en anglais, j'ai rien contre, mais j'ai dit : « Arrivez-moi pas à me parler en anglais uniquement parce que je vous renie comme mes enfants. » On sait bien que je ne les renierai pas mais ça va très loin, ils savent très bien à qui ils ont affaire. Alors apprenez cinquante-six langues mais n'oubliez pas votre langue.